

DE MURCIA.

*Bibliothèque de M. Henri
d'Espinchal, à Massiac.*

BIBLIOTHEQUE
de M. le Comte D'ESPINCHAL.



no. 853

us

24

111-310

1/15

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des idées que nous avons
du Beau & du Sublime.

LIBRARY
MURCIA
MURCIA

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des idées que nous avons

du Beau et du Sublime.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des idées que nous avons
du Beau & du Sublime,

PRÉCÉDÉES D'UNE DISSERTATION
SUR LE GOUT,

Traduites de l'Anglois de M. BURKE,

Par l'Abbé D.. F.....

T O M E I.



A L O N D R E S,

Et se vend à Paris,

Chez HOCHEREAU, Quai de Conti, vis-à-vis
les Marches du Pont-neuf, au Phénix.

M. D C C. L X V.

REGIEMEN

PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des idées primitives & de la substance

PRÉCÉDÉE D'UNE DISSERTATION

SUR LA GOUTE

Traduite de l'Anglois de M. BURKE

Par l'Abbé D. ...

TOME I.



A LONDRES

chez la Citoyenne

chez la Citoyenne, Quai de la Harpe, vis-à-vis

le Collège de Bourbon, au Salon de la Citoyenne



MDCCCLXXV



A SON EXCELLENCE,

Milord Francis Seymour Conway,
Comte d'Hertford, Vicomte de
Beauchamp, Baron de Conway &
de Kilultah, Chevalier de l'Ordre
de la Jarretière, Ministre du Conseil
Privé du Roi, & Gentilhomme de
sa Chambre, Lord-Lieutenant, &
Garde des Archives du Comté de
Warwick, Ambassadeur Extraordi-
naire, & Ministre Plénipotentiaire
de Sa Majesté Britannique près Sa
Majesté Très-Chrétienne.



ILORD,

*Ç' A été sous les auspices de VOTRE
EXCELLENCE que j'ai entrepris la
Version que j'ai l'honneur de Vous*

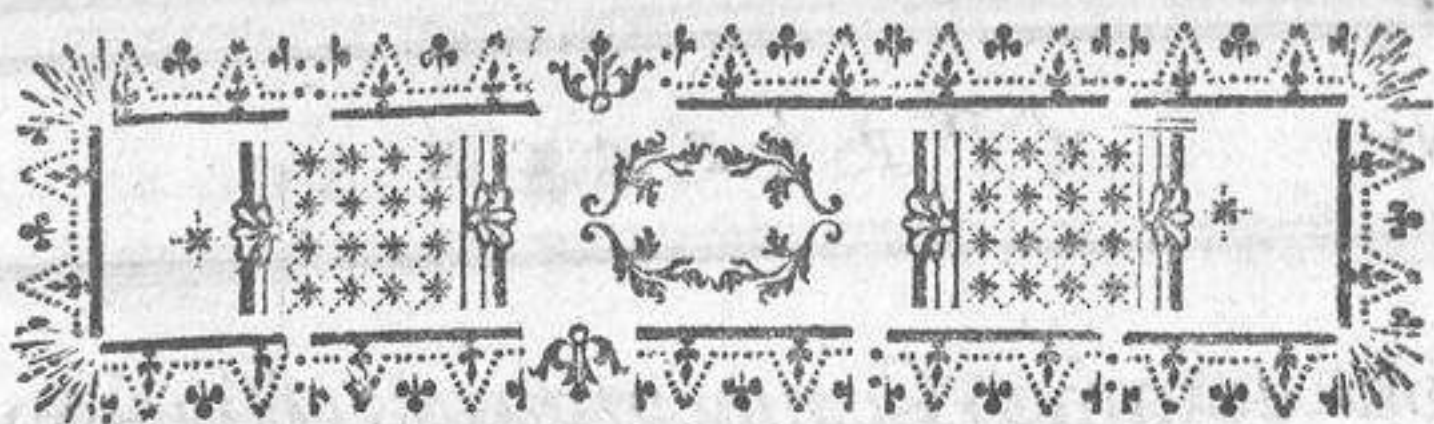
a iv

dédier, c'est sous les mêmes auspices que je lui fais voir le jour. Appuyé du Nom Illustre dont vous avez bien voulu me permettre de décorer ce premier essai de ma plume, il ne peut manquer d'être bien reçu d'un Public aussi judicieux qu'éclairé. Je dois d'autant plus compter sur son suffrage, qu'en dédiant cet Ouvrage à VOTRE EXCELLENCE, je ne fais que rendre hommage à la Vertu. Je suis avec l'attachement le plus respectueux,

MILORD,


DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
l'Abbé D.. F.....



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

UOIQU'IL ne soit donné qu'à un très petit nombre d'hommes de créer, ou d'inventer, s'ensuit-il que tous les autres doivent se contenter, de les admirer tacitement ? Il me semble que non. J'imaginerois au contraire que ceux qui ne se sentent pas assez de forces pour voler de leurs propres ailes, comme ces hommes de génie qui seuls méritent le nom d'*Auteurs*, peuvent, ou comme *Imitateurs* les prendre pour modèles, & travailler d'après eux,

ou comme *Commentateurs* développer, étendre leurs idées, lorsqu'elles sont trop compliquées, éclaircir celles qui se trouvent obscures, chercher à perfectionner ce qu'il y a d'imparfait, ou bien comme *Critiques* rectifier leurs idées, ou la manière dont ils les ont rendues; ils peuvent enfin comme *Traducteurs* se livrer au talent aussi utile que difficile de faire passer les idées d'une langue dans une autre. Que de richesses & de trésors pour les sciences & les arts, qui sans ce talent resteroient comme enfouis, que d'ouvrages d'agrément qui seroient perdus pour le plus grand nombre! Prenons pour exemple les productions Angloises auxquelles notre langue a

procuré le double avantage d'instruire , & de plaire dans toutes les parties du Monde. N'est-ce pas à des Traducteurs fidèles & quelquefois élégans, que nous devons la connoissance que nous avons de la sublimité de Milton , & de celle de Shakespear , de la profondeur de Locke , de l'agréable morale d'Addisson , de l'harmonieuse délicatesse de Pope ? Connoitrons-nous sans leur secours cette excellente Histoire d'Angleterre , où l'on voit avec autant de plaisir que de satisfaction , le précieux assemblage (1) de ce qu'on

(1) L'Auteur y a mis tant de vérité & d'exactitude , tant d'impartialité & de philosophie , le stile en est si pur & si élégant , on voit tant de noblesse & de chaleur dans ses expressions , enfin les portraits ,

ne trouve que dispersé dans toutes celles qui l'ont précédée ?

Je cours aujourd'hui la carrière des derniers , & c'est moins pour éprouver mes talens , que pour chercher à me rendre utile à la Patrie. Si ma version me procure cet avantage , je reconnois d'avance que je le devrai en partie à un jeune Seigneur Anglois aussi distingué par ses talens & les graces de son esprit , que par ses vertus , & les qualités de son cœur , qui m'a engagé à l'entreprendre. Les difficultés , bien loin de me décourager , ont été un motif de plus pour m'y détermi-

ainsi que ses *tableaux* , sont si bien faits , que l'on peut dire avec raison , que cette Histoire est la meilleure qui ait jamais été écrite.

ner. Cependant, quoique je croie avoir rendu l'Original avec exactitude quant au fonds, je crains fort qu'il n'ait perdu considérablement du côté du stile.

J'imagine que ces Recherches feront d'autant plus de plaisir, qu'il me semble que nous n'avons rien, ni de ^{si} suivi, ni de si étendu sur ce sujet. Ce seroit ici le lieu de faire voir en quoi cet Ouvrage est conforme aux traités du Beau, du Sublime, & du Gout, qui ont paru jusqu'à présent, & en quoi il en diffère; mais je crois la chose inutile, car je pense que ceux, qui liront cette version, connoissent les Croufaz, les André, les Dubos, les Montesquieu, &c, &c.

Je me contenterai de dire que no-

tre Auteur n'a pas travaillé uniquement pour les Savans & les Artistes, il a voulu que le beau Sexe pût profiter de son Ouvrage. Bien loin d'abandonner les Femmes à la frivolité, qui passe pour être le seul objet de leurs soins, mais qu'on doit regarder comme une conséquence de leur raisonnement, puisqu'elles sont obligées de l'employer pour plaire, persuadé, convaincu qu'elles pensent, réfléchissent, & raisonnent, il a voulu raisonner pour elles & avec elles; en effet, examinons-le, & nous verrons qu'il s'énonce partout avec tant de clarté qu'on l'entend toujours; il marche avec tant de sagesse que jamais il n'égare; on pense avec lui, & pres-

que toujours comme lui. Ce n'est point à des argumens durs & assommans qu'il a recours pour subjuguier la raison, il se contente de lui faire une douce violence, en la conduisant de principes en principes jusqu'au moment, où il l'a fait conclure avec lui, que son Système a toute la probabilité que l'on peut exiger dans des matières de cette nature.

Voilà la manière dont il m'a affecté, s'il affecte de même mes Lecteurs, j'aurai rempli mon objet.



E R R A T A

du Tome I.

PAGE 21 *ligne* 2. plaisirs & les douleurs ,
lisez douleurs & les plaisirs.

Page 25 *l.* 14. l'on ne s'étoit pas , *lisez* si
 l'on ne s'étoit pas.

Page 28 *l.* 14. la douleur , *lis.* pour la dou-
 leur.

Page 46 *l.* 13. de leurs vies , *lis.* de leur vie.

Page 70 *l.* 13. toutes si différentes , *lis.* tou-
 tes , si différente.

Page 86 *l.* 14. le tems , la saison , *lis.* la fai-
 son , le tems.

Page 142 *l.* 11. faire l'une ou l'autre , *lisez*
 causer l'une ou l'autre.

Page 182 *l.* 16. l'encensoire , *lisez* l'encen-
 soir.



TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>E</i> PI TRE Dédicatoire.	Page iij
Préface du Traducteur.	v
Préface de l'Auteur.	i
Dissertation sur le Gout , pour servir d'introduction aux Recherches suivantes.	ii

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES , &c.

P R E M I E R E P A R T I E.

SECTION PREMIERE. <i>De la Nouveauté.</i>	57
SECTION II. <i>De la Douleur & du Plaisir.</i>	60
SECTION III. <i>Différence entre la privation de la Douleur & le Plaisir positif.</i>	65
SECTION IV. <i>Du Contentement & du Plaisir en tant qu'ils sont opposés l'un à l'autre.</i>	69
SECTION V. <i>De la Joie & du Chagrin.</i>	73

Tome I.

*

T A B L E

SECTION VI. <i>Des passions qui appartiennent à la conservation de soi-même.</i>	Page 77
SECTION VII. <i>Du Sublime.</i>	78
SECTION VIII. <i>Des passions qui regardent la Société.</i>	81
SECTION IX. <i>De la cause finale de la différence qu'il y a entre les passions qui regardent la conservation de soi-même, & celles qui ont pour objet la société des Sexes.</i>	84
SECTION X. <i>De la Beauté.</i>	87
SECTION XI. <i>De la Société & de la Solitude.</i>	90
SECTION XII. <i>De la Simpatie, de l'Imitation & de l'Ambition.</i>	92
SECTION XIII. <i>De la Simpatie.</i>	93
SECTION XIV. <i>Des effets de la Simpatie dans les malheurs d'autrui.</i>	95
SECTION XV. <i>Des effets de la Tragédie.</i>	99
SECTION XVI. <i>De l'Imitation.</i>	104
SECTION XVII. <i>De l'Ambition.</i>	107
SECTION XVIII. <i>Récapitulation.</i>	110
SECTION XIX. <i>Conclusion.</i>	113

DES MATIERES.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES, &c.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE. <i>De la passion que produit le Sublime.</i>	Page 121
SECTION II. <i>De la Terreur.</i>	123
SECTION III. <i>De l'Obscurité.</i>	126
SECTION IV. <i>De la différence qui se trouve entre la Clarté & l'Obscurité, à l'égard des passions.</i>	129
SECTION V. <i>Du Pouvoir.</i>	141
SECTION VI. <i>De la Privation.</i>	159
SECTION VII. <i>De la Grandeur quant à l'étendue.</i>	161
SECTION VIII. <i>De l'Infinité.</i>	164
SECTION IX. <i>De la Succession & de l'Uniformité des parties.</i>	167
SECTION X. <i>De la Grandeur dans les Edifices.</i>	172
SECTION XI. <i>De l'Infinité dans les Objets agréables.</i>	174

TABLE DES MATIERES.

SECTION XII. <i>De la Difficulté.</i>	Page 176
SECTION XIII. <i>De la Magnificence.</i>	177
SECTION XIV. <i>De la Lumière.</i>	183
SECTION XV. <i>De la Lumière dans les Bâti- mens.</i>	187
SECTION XVI. <i>De la Couleur considérée com- me productrice du Sublime.</i>	188
SECTION XVII. <i>Du Son, & du Bruit excessif.</i>	190
SECTION XVIII. <i>Du Son, ou du Mouvement subit.</i>	192
SECTION XIX. <i>Du Son, ou du Mouvement interrompu.</i>	194
SECTION XX. <i>Des cris des Animaux.</i>	196
SECTION XXI. <i>De l'Odorat & du Gout; des Amers & des choses Puantes.</i>	198
SECTION XXII. <i>De la Sensation que produit le toucher, & de la Douleur.</i>	202

Fin la Table des Matières du Tome I.

PRÉFACE



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

COMME je voulois rendre cette seconde édition plus parfaite & plus satisfaisante que la première, j'ai rassemblé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui a été écrit contre mes idées, je l'ai lu avec la plus grande attention. Mes amis ne m'ont pas peu servi; par leur candeur & leur franchise, ils m'ont mis en état de voir tous les défauts de mon ouvrage. Aussi n'ai-je rien épargné pour les faire disparoitre. J'y ai travaillé avec d'autant plus de plaisir, que j'avois entr'autres motifs l'indulgence avec laquelle il a été accueilli, tout imparfait qu'il étoit, quand je lui ai fait voir le jour. Quoique je n'aie point trouvé de raison suffisante, ou que je n'aie pas cru en avoir, pour faire des changemens

Tome I.

A

considérables dans mon système, il m'a paru qu'il s'y trouvoit des endroits qui avoient besoin d'explications, d'exemples, d'un peu plus de force, j'y ai pourvu. J'ai de plus augmenté cet ouvrage d'une Dissertation sur le Gout. Outre que le sujet est curieux par lui-même, il peut servir d'introduction à ces Recherches. Si j'ai grossi mon Livre, je puis avoir en même tems multiplié mes fautes. Ce n'est pas que je n'y aie employé toute l'attention dont je suis capable. Quoi qu'il en soit, j'avouerai que je crois avoir encore plus besoin d'indulgence que lorsqu'il a paru pour la première fois.

Ceux qui sont accoutumés à étudier des matières de la nature de celle-ci, savent qu'il s'y trouve toujours beaucoup de fautes ; j'espère qu'ils me passeront celles qu'ils rencontreront. Ils n'ignorent pas qu'il y a dans la matière que nous traitons bien des objets de recherche obscurs & compliqués, & qu'il en est beaucoup

d'autres que des raffinemens affectés ont rendus tels. Ils sont convaincus que ce sujet est rempli de difficultés ; que les préjugés des autres , ainsi que les nôtres même , sont des obstacles considérables qui font qu'il est fort difficile de faire paroître sous son vrai jour la nature telle qu'elle est. Ils sçavent enfin que tandis que l'esprit examine le système général des choses , il faut qu'il lui en échappe quelques particularités , & que nous sommes souvent obligés de soumettre notre style au sujet , & de renoncer au charme flatteur de la louange que nous mériterait l'élégance , pour nous borner à la simple clarté.

Les caractères de la nature se lisent , il est vrai , mais ils ne sont pas assez marqués pour que ceux qui courent puissent les bien lire. Nous ne devons procéder qu'avec beaucoup de précaution , qu'en tremblant même , si je puis m'exprimer ainsi. Le vol n'est point fait pour nous , puisqu'il est très certain que

A ij

nous pouvons à peine prétendre d'aller terre à terre. Lorsque nous examinons un sujet complexe, il faut que nous passions en revue toutes ses parties les unes après les autres, que nous les réduisions toutes, autant qu'il nous est possible, à leur première simplicité. Notre nature veut que nous nous restreignions à une loi stricte, & que nous nous renfermions dans des bornes fort étroites. Nous devons faire ensuite un nouvel examen des principes suivant l'effet de l'ensemble, aussi bien que de l'ensemble suivant celui des principes. Il faut que nous comparions notre sujet avec des choses d'une nature semblable, & même avec des choses d'une nature opposée; car on peut faire, & l'on fait souvent par le contraste, des découvertes qui échapperoient, si l'on n'avoit pas recours aux comparaisons. Plus nous en faisons, plus nous étendons nos connoissances, & plus nous acquérons de certitude, fondées comme elles sont,

sur des inductions & plus nombreuses , & plus certaines.

Si , en suivant ce plan , malgré tous les soins & toute l'exactitude que nous y aurions apportés , nous finissions par ne pas pouvoir découvrir la vérité , nous n'en retirerions peut-être pas moins d'utilité pour cela , puisque cette recherche nous feroit voir la foiblesse de notre entendement. Si elle n'étendoit pas le cercle de nos connoissances , elle nous enseigneroit du moins à être modestes. Peut-être ne nous préserveroit-elle pas de l'erreur , du moins elle nous empêcheroit de courir le risque d'y tomber ; en nous faisant voir qu'après tant de peine & de travail il se trouve encore tant de difficultés & d'incertitudes , elle nous apprendroit qu'il ne faut prononcer qu'avec prudence , & qu'on ne doit point le faire avec précipitation.

Je souhaiterois fort qu'en examinant mon système , on voulût bien suivre la méthode

dont j'ai tâché de ne pas m'écarter en le composant. Les objections devroient, je pense, n'attaquer que les différens principes considérés séparément, ou la justesse des conséquences que l'on en tire; mais il n'est que trop ordinaire de passer rapidement les prémisses & la conséquence, & de produire comme objections des passages poétiques, dont il ne paroît pas qu'on puisse rendre aisément raison selon les principes que je tâche d'établir. J'imaginerois que cette manière de procéder est fort impropre. Le travail seroit infini, si nous ne pouvions établir de principes qu'après avoir d'abord développé la combinaison de toutes les images, de toutes les descriptions que l'on rencontre dans les Poètes & dans les Orateurs. Quand nous ne pourrions jamais faire accorder l'effet de ces images avec nos principes, cela ne renverseroit pas notre système fondé, comme il est, sur des faits certains & incontestables. Un

système qui a pour fondement l'expérience, & qui n'est point hasardé, est toujours bon pour ce qu'il explique. L'incapacité où nous sommes de le pousser jusqu'à l'infini, n'est point du tout une raison suffisante pour le détruire. Cette incapacité peut venir de ce que nous ignorons quelques médiums nécessaires, de ce que nos applications ne sont pas justes, & de bien d'autres causes, outre le défaut qui se trouve dans les principes que nous employons. Le sujet demande réellement beaucoup plus d'attention que la manière dont nous le traitons ne nous permet d'en attendre.

Il faut que j'avertisse mon Lecteur que je n'ai pas prétendu faire une dissertation complète sur le Beau & le Sublime. J'ai borné mes recherches à l'origine de ces idées. Si l'on trouve que les qualités que j'ai rangées sous l'article du Sublime s'accordent les unes avec les autres, & qu'elles diffèrent toutes

A iv

de celles que j'ai placées sous l'article de la Beauté : de même , si dans celles qui composent la classe du Beau , on trouve la même conformité entr'elles , & qu'elles soient également opposées à celles de la classe du Sublime , je dois peu m'embarrasser qu'on adopte le nom que je leur ai donné , ou non , pourvu qu'on convienne que les choses que je mets sous différens articles , sont réellement différentes par leur nature. On pourra blâmer l'usage que je fais des mots , mon sens pourra paroître ou trop ferré , ou trop étendu , mais il ne fera guères possible qu'on n'entende pas ce que je veux dire.

Je finis en assurant que quelque peu considérable que soit le progrès que je puis avoir fait quant à la découverte de la vérité dans le présent ouvrage , je ne me repens point de la peine que j'ai prise. Des recherches de cette nature peuvent être fort utiles. Tout ce qui fait revenir l'ame sur elle-même ,

tend à concentrer ses forces , & à la mettre en état d'acquérir des connoissances plus étendues & plus solides. En examinant les causes physiques, notre esprit s'ouvre & s'étend, & soit que nous réussissions, ou non, il est certain que les efforts que nous avons faits, nous sont toujours utiles. Cicéron, tout attaché qu'il étoit à la philosophie de Platon, & conséquemment tout porté qu'il étoit à rejeter la certitude des connoissances physiques, ainsi que de toute autre espèce de connoissances, convient pourtant qu'elles sont d'une très grande importance pour l'entendement humain. *Est animorum ingeniorumque naturale quoddam quasi pabulum consideratio contemplatioque naturæ.* L'examen & la contemplation de la nature sont une espèce de nourriture naturelle pour l'esprit. S'il nous est possible de nous servir des lumières que nous tirons de ces spéculations élevées pour éclairer notre imagination, lorsque nous cher-

chons les sources de nos passions , & que nous en traçons le cours , non-seulement nous pourrons communiquer au gout une espèce de solidité philosophique , nous pourrons encore répandre sur les Sciences les plus difficiles un peu de cette élégance , & quelques-unes de ces graces , sans lesquelles la connoissance la plus profonde aura toujours l'air de quelque chose de dur , & de rebutant.





DISSERTATION

SUR LE GOUT,

*Pour servir d'introduction aux
Recherches suivantes.*

ANE nous examiner que superficielle-
ment, nous paroîtrons peut-être diffé-
rer considérablement les uns des autres, tant
dans nos plaisirs que dans nos raisonnemens.
Cependant, malgré cette différence qui, à
ce que j'imagine, est plutôt apparente que
réelle, il est probable que dans tous les hom-
mes il n'est qu'un principe, soit pour le rai-
sonnement, soit pour le *Gout*. En effet, s'ils
ne jugeoient pas suivant quelques principes
qui leur sont communs, si leurs sentimens
n'étoient pas fondés sur ces mêmes princi-
pes, il ne feroit pas possible de s'emparer de

leur raison , ou de maitriser leurs passions au point de maintenir la balance nécessaire dans le commerce ordinaire de la vie. Tout le monde convient qu'il y a quelque chose de fixe & de déterminé à l'égard de la vérité & de la fausseté. Nous rencontrons à chaque instant des gens qui dans leurs disputes en appellent toujours à certains exemples , à certains modèles , & à certaines preuves , dont tous les hommes conviennent , & qu'ils supposent qui sont fondés sur notre nature. Mais dans les principes uniformes & déterminés qui ont rapport au *Gout* , on ne trouve ni le même accord , ni la même analogie. Au contraire on suppose ordinairement qu'il n'y a point d'exemples pour autoriser , point de modèle pour fixer ce sentiment délicat qui paroît ne pas pouvoir supporter le poids d'une définition. Comme il faut que le raisonnement soit continuellement en exercice ; il acquiert tant de force par des débats perpétuels , qu'il sem-

ble que les plus ignorans même conviennent tacitement de certaines maximes qu'adopte la saine raison. Les Sçavans ont perfectionné cet art difficile, ils ont réduit toutes ces maximes en système. Si le *Gout* n'a pas eu le même avantage, ce n'est pas que le sujet fût sec & stérile; c'est que ceux qui en ont traité étoient en petit nombre, ou qu'ils se sont négligés. En effet, à parler vrai, l'intérêt, les motifs qui nous font fixer les principes du *Gout* ne sont pas si forts que ceux qui nous portent à établir les principes du raisonnement. De plus, si les hommes différenent dans leur opinion sur les choses qui regardent le *Gout*, il n'en résulte pas des conséquences si importantes. Autrement je ne doute pas que la logique du *Gout*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, ne pût s'arranger aussi bien, & que nous ne pussions discuter des matières de cette nature avec autant de certitude, que celles qui paroissent être plus

immédiatement du ressort de la pure raison. Il est réellement fort nécessaire en commençant une recherche telle que la présente, d'éclaircir ce point autant qu'il est possible : car si le *Gout* n'a pas des principes fixes & déterminés, si l'imagination n'est pas affectée suivant des loix invariables & certaines, notre travail vraisemblablement ne servira presque à rien, ce sera une chose absolument inutile, pour ne pas dire absurde, d'établir des loix pour le caprice, & de se donner pour un Législateur de fantaisies.

Le terme *Gout*, comme mille autres termes figurés, n'est pas fort clair. Il s'en faut beaucoup que la chose que nous voulons rendre par là, soit une idée simple & déterminée pour la plupart des hommes ; elle est donc sujette à l'incertitude & à la confusion. Je n'ai pas grande idée d'une définition, ressource ordinaire lorsqu'il s'agit de remédier à ces défauts. Car, quand nous définissons, nous

courons ordinairement le danger de renfermer la nature dans les bornes des idées que nous rassemblons au hazard , ou que nous adoptons sur la foi des autres , ou que nous nous formons d'après un examen léger & partial de l'objet que nous avons sous les yeux , au lieu d'étendre nos propres idées pour comprendre tout ce que renferme la nature selon sa manière de combiner. Nous nous trouvons fort resserrés dans le cours de nos recherches par les loix strictes que nous nous sommes prescrites en commençant.

Circa vilem patulumque morabimur orbem

Unde pudor proferre pedem vetat , aut operis lex. Hor. A. P.

» Nous nous renfermons dans un cercle
» d'idées vulgaires & usées , d'où nous ne
» pouvons plus nous tirer qu'en nous desho-
» norant , ou en violant les règles du sujet
» dont il s'agit.

Une définition peut être fort exacte , & en même-tems ne contribuer que fort peu à nous

faire connoître la nature de la chose définie. Quelle que soit la vertu d'une définition, dans l'ordre des choses elle paroît plutôt suivre que précéder nos recherches, dont elle doit être regardée comme le résultat. Il faut convenir que la manière de faire des recherches, & celle d'enseigner, peuvent quelquefois différer, & cela sans doute pour de bonnes raisons. Quant à moi, je suis convaincu que la manière d'enseigner qui approche le plus de celle de faire des recherches, est sans comparaison la meilleure. Elle ne se contente pas de présenter un petit nombre de vérités sèches & arides, elle mène à la source d'où elles sortent. Elle peut mettre le lecteur dans le chemin de l'invention, & le diriger dans les différentes routes dans lesquelles l'Auteur a fait ses découvertes, si tant est qu'il ait eu le bonheur d'en faire qui aient un certain mérite.

Pour anéantir toute espèce de chicane, je
crois

crois qu'il est à propos de dire que je n'entends ici par le mot *Gout* que cette faculté, ou plutôt ces facultés de l'esprit qu'affectent les ouvrages de l'imagination, ou qui en portent un jugement. Je pense que c'est là l'idée du mot la plus générale. C'est ce qu'il y a de moins lié à aucun système particulier. Mon but dans ces recherches est de voir s'il est des principes suivant lesquels l'imagination est affectée, qui soient assez communs, assez bien fondés, & assez certains pour pouvoir procurer les moyens d'en raisonner d'une manière satisfaisante. Je crois qu'il en est de ces principes. Peu m'importe que ceux là prennent mon sentiment pour un paradoxe, qui après un examen superficiel imaginent que la différence dans les *Gouts* est si grande, tant pour l'espèce que pour le degré, qu'il ne peut rien y avoir de plus indéterminé.

Tous les pouvoirs naturels de l'homme, qui, suivant ce que j'en fais, regardent les

Tome I.

B

objets extérieurs , sont les sens , l'imagination , & le jugement. Examinons d'abord les sens. Nous supposons , & il le faut , que , comme la conformation des organes est ou à peu près , ou exactement la même dans tous les hommes , ainsi ils apperçoivent tous de la même manière les objets extérieurs , ou bien la différence n'est pas grande. Nous savons , à n'en pouvoir douter , que ce qui paroît léger à l'un , le paroît de même à un autre ; que ce qui est doux au palais de celui-ci , l'est également au palais de celui-là ; & que ce que tel homme trouve amer , ou obscur , tel autre le trouve aussi de même. Disons la même chose du grand & du petit , du dur & du tendre , du chaud & du froid , du raboteux & de l'uni , enfin de toutes les qualités , de toutes les affections naturelles des corps. Si nous allons jusqu'à imaginer que dans différens hommes les sens présentent aux uns les images des choses , dif-

férentes de ce qu'elles font pour les autres , ce procédé sceptique rendra toute espèce de raisonnement sur toutes sortes de sujets , inutile & frivole , comme fera pareillement le raisonnement sceptique qui nous aura portés à douter de l'accord de nos idées. Comme il n'y aura presque pas lieu de douter que les corps présentent également à toute l'espèce des images semblables , il faudra nécessairement convenir que les plaisirs & les douleurs que chaque objet excite dans un homme , ce même objet doit les faire naître dans tous les hommes , s'il agit naturellement , simplement , & uniquement par ses propres puissances. Pour nier cela , il faudroit que nous imaginassions que la même cause qui agit de la même manière , & sur des sujets de la même espèce , produit des effets différens , & cela seroit extrêmement absurde. Considérons d'abord la chose dans celui des cinq sens de l'homme , que l'on nomme le *Gout* , parce

B ij

que la faculté dont il est question ici , tire son nom de ce sens. Tous les hommes sont convenus d'appeller le vinaigre aigre , le miel doux , & l'aloès amer ; & comme ils sont également convenus de trouver ces qualités dans ces objets , ils ne diffèrent point du tout les uns des autres au sujet de leurs effets quant au plaisir & à la douleur. Ils concourent tous à dire que la douceur est agréable , & que l'aigreur & l'amertume sont désagréables. On n'apperçoit à cet égard aucune différence dans leurs sentimens ; & l'accord de tous les hommes sur les métaphores qui sont tirées de ce sens , qu'on nomme le *Gout* , fait bien voir qu'il n'en existe aucune. Tout le monde convient-il pas de l'énergie & de la propriété de ces expressions , un caractère aigre , des plaintes amères , &c ? Il en est de même des contraires , un caractère doux , une personne douce , un état doux , & autres. Il faut avouer que la coutume , & quelques

autres causes peuvent bien avoir changé les plaisirs & les douleurs naturels, qui sont du ressort de ces différens *Gouts*; mais il reste toujours jusqu'à la fin le pouvoir de distinguer le *Gout* naturel du *Gout* acquis. Il arrive souvent qu'un homme parvient à préférer le *Gout* du tabac à celui du sucre, & le fumet du vinaigre à celui du lait; mais cela ne confond pas les *Gouts*, quand il sent que le tabac & le vinaigre ne sont pas des choses douces, & qu'il fait qu'il n'y a que l'habitude qui ait pu accoutumer son palais à ces plaisirs étrangers. L'on peut même avec un homme de cette espèce parler des *Gouts* avec assez de précision. Si au contraire il s'en trouvoit un autre qui dît que pour lui le tabac a le gout du sucre, & qu'il ne peut pas distinguer le vinaigre du lait, ou bien que le tabac & le vinaigre sont doux, que le lait est amer, & que le sucre est aigre, nous concluons aussi-tôt que les organes de cet homme

B iij

font dérangés , & qu'il a le palais tout-à fait gâté. Nous sommes aussi éloignés de parler *Gouts* avec un pareil homme , que nous le ferions de raisonner des rapports de la quantité avec quelqu'un qui nieroit que toutes les parties prises ensemble sont égales au tout. Ce ne seroit pas assez de dire que celui qui est dans ce cas , se trompe , qu'il a des idées fausses , il faudroit aller plus loin , il faudroit le traiter de fou décidé. Des exceptions de cette espèce en matière de *Gout* , ou de raisonnement , ne détruisent point du tout notre règle générale ; elles ne nous feront pas non plus conclure que les hommes ont des principes différens touchant les rapports de la quantité , ou le *Gout* des choses. Ainsi quand on dit qu'on ne peut pas disputer des *Gouts* , on veut seulement dire qu'il n'est pas possible de fixer exactement le plaisir , ou la douleur que peut donner à tel ou tel homme , le *Gout* de telle ou telle chose. C'est ce qu'on

ne doit pas contester ; mais l'on peut , & même avec assez de clarté , disputer des choses qui sont naturellement agréables , ou désagréables à tel ou tel sens. Quand nous parlons de quelque *Gout* , soit naturel , ou acquis , il faut que nous connoissions les habitudes , les préjugés , ou les maladies de la personne qui a ce *Gout* , & c'est de ces choses qu'il faut que nous tirions nos conséquences.

Cet accord du genre humain ne se borne pas au *Gout* seulement. Le principe du plaisir qui vient de la vue est le même dans tous les hommes. La lumière est plus agréable que les ténèbres. L'été , cette saison où la terre est couverte de verdure , où le ciel est serein & brillant , n'est-il pas plus agréable que l'hiver où tout paroît si triste. Je ne me rappelle pas qu'on ait montré , même à cent personnes différentes , un bel objet , soit un homme , ou une bête , ou un oiseau , ou une plante , sans qu'elles soient toutes convenues aussi-

tôt qu'il étoit beau , quoique pourtant il ait pu s'en rencontrer qui le crussent au-dessous de ce qu'elles espéroient de le trouver , ou qui pensassent qu'il y en avoit d'autres encore plus beaux. Est-il quelqu'un qui dise qu'une oie soit plus belle qu'un cigne , ou qui imagine que ce qu'on appelle poule d'inde soit au-dessus d'un paon ? Je ne le croirois point. Il faut remarquer que les plaisirs de la vue ne sont pas à beaucoup près si compliqués , ni si confus , ni si altérés par des habitudes & des associations extraordinaires , que le sont ceux du *Gout*. Cela vient de ce que les plaisirs de la vue se renferment plus ordinairement en eux-mêmes , & de ce qu'ils ne sont pas si souvent troublés par des réflexions qui sont indépendantes de la vue même. Les choses ne se présentent pas d'elles-mêmes au palais comme elles font à la vue. On les y applique généralement , ou comme nourriture , ou comme médecine ; & en

conséquence de leur qualité, ou nutritive, ou médicinale, il arrive souvent que peu à peu, & au moyen de ces associations, elles parviennent à accoutumer le palais à leur *Gout*. L'opium est agréable aux Turcs à cause de l'espèce de délire qu'il leur cause. Le tabac fait les délices des Hollandois, parce qu'il répand dans leur corps un engourdissement qui leur plait. Les liqueurs fortes, font plaisir au bas peuple en Angleterre, elles l'empêchent de penser aux maux présens & à venir, elles bannissent la mélancolie qui lui est si naturelle. Toutes ces choses seroient entièrement négligées, l'on ne s'étoit pas avisé de pousser leurs propriétés au-delà du *Gout*; mais toutes, ainsi que le thé, le café, & quelques autres, ont passé des boutiques des Apoticaire sur nos tables. Il y avoit long-tems qu'on les employoit pour la santé, quand on s'avisa de les faire fervir au plaisir. L'effet de telle ou telle de ces drogues a fait que nous nous en

sommes servis souvent , & un usage fréquent joint à un effet agréable , en a rendu le gout même à la fin fort agréable. Mais tout cela ne fait rien du tout contre notre raisonnement ; nous distinguons toujours le *Gout* naturel du *Gout* acquis. En parlant d'un fruit inconnu , on ne diroit pas qu'il a un *Gout* doux & agréable comme le tabac , l'opium , ou l'ail , quoique l'on parlât à des personnes qui feroient usage de ces drogues , & qui y trouveroient beaucoup de plaisir. Tous les hommes se souviennent assez des premières causes naturelles du plaisir , pour pouvoir y rapporter tout ce qui s'offre à leurs sens , & les prendre pour leur servir de règles dans leurs sensations & dans leurs opinions. Supposons quelqu'un qui se soit gâté le palais au point de prendre plus de plaisir à goûter de l'opium qu'à goûter du beurre , ou du miel , & à qui l'on présente un bole d'oignon marin , il est très certain qu'il préférera

le beurre & le miel à cette drogue dégoutante , ou à toute autre drogue amère à laquelle il n'aura pas été accoutumé. Cela prouve que son palais a été naturellement comme celui de tous les autres hommes en toutes choses , qu'il est encore de même dans bien des choses , & qu'il n'est gâté que dans quelques points particuliers. En effet , en jugeant d'une chose nouvelle , & même d'un gout semblable à celui que l'habitude l'a accoutumé à aimer , il trouve que son palais est affecté d'une manière naturelle , & d'après les principes ordinaires. Ainsi le plaisir des cinq sens , celui de la vue , comme celui du *Gout* qui est le plus ambigu de tous , est le même dans tous les hommes , savans , ou ignorans , distingués , ou ordinaires.

Outres les idées accompagnées de leurs douleurs & de leurs plaisirs , qu'offrent les sens , l'esprit de l'homme possède une espèce de puissance créatrice qui lui appartient , soit

qu'elle représente à plaisir les images des choses de la manière dont elles ont été reçues par les sens , ou qu'elle combine ces images d'une façon nouvelle , & suivant un ordre différent. Cette puissance est appelée *Imagination*. On y rapporte tout ce qu'on nomme esprit , imagination , invention , & semblables. Mais il faut observer qu'il n'est pas possible que cette puissance de l'imagination produise rien d'absolument nouveau ; elle ne peut que varier la disposition de ces idées qu'elle a reçues des sens. L'imagination est le champ le plus étendu pour le plaisir & la douleur ; c'est là que se trouvent nos craintes & nos espérances , ainsi que toutes nos passions , je veux dire celles qui y sont jointes. Tout ce qui est employé à affecter l'imagination par le moyen de ces idées dominantes , & par la force de quelque impression naturelle & primitive , doit avoir également le même pouvoir sur tous les hommes. En

effet , puisque l'imagination n'est que le représentant des sens , elle ne peut être contente , ou mécontente des images , que selon le principe suivant lequel les sens se trouvent satisfaits , ou mécontents des réalités. Il doit donc y avoir dans l'imagination un accord aussi exact , aussi parfait que dans les sens des hommes. La plus légère attention nous convaincra qu'il faut absolument que cela soit.

Dans l'imagination , outre la douleur , ou le plaisir qui vient des propriétés de l'objet naturel , on apperçoit un certain plaisir que cause la ressemblance qu'a l'imitation avec l'original. Je conçois aussi que l'imagination ne peut avoir que le plaisir qui résulte de l'une , ou l'autre de ces causes ; & elles agissent avec assez d'uniformité sur tous les hommes , car elles agissent par des principes naturels , qui ne sont tirés ni d'aucunes habitudes , ni d'aucuns avantages particuliers. M. Locke , en parlant de l'esprit , observe

avec autant de justesse que d'élégance , que son principal emploi est de tracer des ressemblances ; il remarque en même tems que celui du jugement est de trouver des différences. D'après cette supposition , l'on imaginera peut-être qu'il n'y a point de distinction essentielle entre le bel esprit & le jugement , d'autant plus qu'ils paroissent résulter des différentes opérations de la même faculté qu'ils ont de comparer. Cependant dans la réalité , soit qu'ils dépendent du même pouvoir de l'esprit , ou non , ils diffèrent si essentiellement à beaucoup d'égards , qu'une union parfaite de bel esprit & de jugement , est une des choses les plus rares qu'il y ait au monde. Que deux objets distincts ne se ressemblent pas , il n'y a rien d'étonnant , nous nous y attendons , les choses sont dans l'état ordinaire , elles ne font aucune impression sur l'imagination ; mais que deux objets distincts se ressemblent , cela nous frappe , nous les

examinons, & nous sommes contents. L'esprit de l'homme est naturellement plus prompt, il a plus de plaisir à tracer des ressemblances qu'à chercher des différences. En effet, en traçant des ressemblances, nous produisons de nouvelles images, nous unissons, nous créons, nous multiplions nos connoissances; mais en faisant des distinctions, nous n'offrons point de nourriture à l'imagination; la tâche même est plus rude & plus désagréable, & le plaisir que nous en tirons est d'une nature indirecte & négative. Le matin on me dit une nouvelle; purement comme nouvelle, comme un fait ajouté à mon fonds, elle me cause du plaisir. Le soir j'apprends qu'elle est fautive. Qu'ai-je gagné par-là? Le désagrément de voir qu'on m'a trompé. Voilà pourquoi les hommes sont portés plus naturellement à la croyance qu'à l'incrédulité. C'est aussi d'après ce principe que les Nations les plus ignorantes, & les

plus barbares qui ont été lentes à distinguer , & à assortir leurs idées , ont souvent excellé dans les comparaisons , dans les similitudes , dans les métaphores , & dans les allégories. C'est pour une raison de cette espèce qu'Homère & les Ecrivains Orientaux , quoiqu'ils aimassent beaucoup les similitudes , & qu'ils en fissent souvent de vraiment admirables , avoient rarement soin de les faire exactes ; c'est à-dire , qu'ils n'étoient occupés que de la ressemblance générale ; ils l'ont peinte avec force , sans faire aucune attention à la différence qui pouvoit se trouver entre les choses qu'ils comparoient.

Comme le plaisir de la ressemblance est ce qui flatte le plus l'imagination , tous les hommes sont à peu près de niveau à cet égard , suivant l'étendue de la connoissance qu'ils ont des choses représentées , ou comparées. Le principe de cette connoissance dépend de l'expérience & des observations , & non de la
force,

force , ou de la foiblesse d'une faculté naturelle , c'est pour cela qu'il est fort sujet à des variations. C'est aussi de cette différence dans les connoissances que vient ce que nous appelons ordinairement , quoiqu'avec peu d'exactitude , différence de *Gout*. Un homme pour qui la Sculpture feroit une chose nouvelle , n'a qu'à voir , par exemple , une de ces têtes de bois dont se servent les Perruquiers , ou un autre morceau de sculpture , quel qu'il soit , il en fera frappé sur le champ , il sentira du plaisir , parce qu'il appercevra quelque chose de semblable à une figure humaine ; cette ressemblance l'occupera tout entier , il ne fera point du tout attention aux défauts qui pourront s'y trouver. Je ne crois pas qu'il existe un homme qui y ait pensé la première fois qu'il a vu un morceau d'imitation. Supposons que quelque tems après ce novice rencontre un ouvrage de la même nature , mais mieux fini ; dans le moment il

Tome I.

C

regardera avec dédain ce qu'il n'avoit d'abord admiré qu'à cause de cette ressemblance approchante , quoiqu'imparfaite , qu'il avoit avec la figure humaine. Tout ce qu'il a admiré en différens tems dans ces différentes figures, est exactement la même chose ; quoiqu'il ait perfectionné ses connoissances , son gout n'est point changé. Jusqu'ici il s'est trompé faute de connoitre l'art , sa méprise n'est venue que de son manque d'expérience. Il peut encore se tromper faute de connoitre la nature. Il est possible que l'homme en question s'arrête ici , & que le chef-d'œuvre d'un grand maitre ne lui fasse pas plus de plaisir que l'ouvrage médiocre d'un Artiste ordinaire ; ce ne sera même pas faute d'un meilleur *Gout* , d'un *Gout* plus raffiné , mais ce sera parce que tous les hommes n'examinent pas avec assez d'exactitude la figure humaine , pour se mettre en état de bien juger de ce qui en est une imitation vraie & exacte.

On trouve beaucoup d'exemples qui peuvent faire voir que le *Gout* critique ne dépend pas d'un principe supérieur dans les hommes , mais d'une connoissance supérieure. Prenons l'histoire si bien connue de l'ancien Peintre & du Cordonnier. Celui-ci fit rectifier au premier des fautes qu'il avoit faites dans le foulier d'une de ses figures ; & qu'il n'avoit pas remarquées , parce qu'il n'avoit jamais examiné des fouliers avec assez d'exactitude , & qu'il s'étoit contenté de la ressemblance générale. Cela ne détruisoit pas le *Gout* du Peintre , cela ne faisoit que montrer qu'il lui manquoit des connoissances dans l'art de faire des fouliers. Imaginons-nous voir un Anatomiste dans l'atelier d'un Peintre ; le tableau sera bien fait , les figures seront dans une bonne attitude , les parties se trouveront bien placées suivant leurs différens mouvemens ; cependant l'Anatomiste , critique dans son art , trouvera quelque muf-

C ij

cle qui ne s'enflera pas exactement comme l'exige l'action de la figure ; il y remarquera ce qui aura échappé aux observations du Peintre , & il ne verra pas ce qui aura blessé l'œil du Cordonnier. Quoi qu'il en soit , le défaut de connoissance critique en fait d'Anatomie ne fait pas plus de tort au bon *Gout* du Peintre , ou de quiconque examineroit ce morceau , que le défaut de connoissance exacte sur la façon d'un foulier. On montra une belle tête de Saint Jean - Baptiste décollée à un Empereur Turc ; il y loua beaucoup de choses , mais il remarqua un défaut ; la peau n'étoit pas retirée sur les bords du cou. Dans cette occasion , quoique la remarque du Sultan fût très juste , il ne fit pas voir plus de *Gout* naturel que le Peintre qui avoit exécuté ce tableau , ou que mille connoisseurs Européens , qui probablement n'auroient jamais fait la même observation. Cet Empereur étoit accoutumé à ce terrible spectacle , que les au-

tres ne pouvoient que se représenter dans l'imagination. Tous ceux dont je viens de parler, diffèrent entr'eux au sujet de ce qu'ils ont désapprouvé. Cette différence vient des différens degrés, & des différentes espèces de leurs connoissances. Mais il est quelque chose que le Peintre a en commun avec le Cordonnier, l'Anatomiste, & l'Empereur, c'est le plaisir que leur fait un objet naturel, en tant que chacun d'eux remarque qu'il est bien imité. Ils ont aussi la satisfaction de voir une figure agréable; c'est pour eux tous la même simpatic qu'excite un incident frappant & touchant. Le *Gout*, en tant qu'il est naturel, leur est à peu près commun à tous.

Dans la poésie, & dans d'autres pièces d'imagination, l'on peut remarquer la même ressemblance. Il est vrai que tel homme sera charmé, enchanté de Don Bellianis (1), qui

(1) Roman Espagnol. *Voy. D. Quichore.*

lira tranquillement , froidement même Virgile , tandis que tel autre fera transporté en lisant l'Enéïde , & abandonnera Don Bellianis aux enfans. Ces deux hommes paroissent avoir un *Gout* qui les fait différer considérablement l'un de l'autre ; mais en effet la différence n'est pas grande. Dans ces ouvrages qui inspirent des sentimens si contraires , il s'agit d'un récit qui excite l'admiration ; ils sont tous deux remplis d'action , de chaleur ; on y voit des voyages , des batailles , des triomphes , des changemens de fortune continuels. L'admirateur de Don Bellianis n'entend peut-être pas le langage raffiné de l'Enéïde. Il y a apparence que si ce Poème étoit écrit dans un stile aussi trivial que l'est le Voyage du Pèlerin (1) , il pouroit en sentir toute l'énergie , d'après le principe qui lui a fait admirer Don Bellianis.

(1) Ouvrage Anglois allégorique sur la vie humaine.

Son auteur favori a beau manquer à chaque instant de probabilité , confondre les tems , blesser les bonnes mœurs , estropier la géographie , car il ne fait ni géographie , ni chronologie , il n'a même jamais connu les principes de la probabilité , rien de tout cela ne le choque , ni ne le rebute. Il lira la description d'un naufrage sur la côte de Bohème ; alors entièrement occupé d'un événement si intéressant , ne s'embarrassant que du sort de son héros , cette bévue , toute extravagante qu'elle est , ne l'arrêtera pas. Car pourquoi feroit-il choqué d'un naufrage arrivé sur la côte de Bohème , lui qui ignore si la Bohème n'est pas une Isle de l'Océan Atlantique ? Et après tout qu'est ce que cela fait au bon *Gout* naturel de la personne dont il vient d'être question ?

Il faut donc conclure qu'en tant que le *Gout* regarde l'imagination , son principe est le même dans tous les hommes. Il n'y a pas

plus de différence dans la manière dont ils sont affectés , que dans les causes de la sensation qu'ils éprouvent. Dans le degré il est une différence qui vient de deux causes principales , ou d'un plus grand degré de sensibilité naturelle , ou d'une attention plus grande & plus longue donnée à l'objet. Pour le prouver par la manière de procéder des sens , dans laquelle on trouve la même différence , supposons une table de marbre unie placée devant deux hommes ; ils apperçoivent tous deux qu'elle est unie , & cette qualité fait qu'elle leur plait. Jusques-là ils s'accordent parfaitement. Supposons-en encore une autre , & après cette autre une troisième , cette dernière plus polie que la seconde , & la seconde plus unie que la première ; il est alors fort probable que ces hommes qui ont été si bien d'accord sur le poli , & sur le plaisir qui en résulte , différencieront l'un de l'autre , quand il s'agira de décider quelle est la table

qui l'emporte pour le poli. La grande différence des *Gouts* ne se remarque bien, que quand les hommes viennent à comparer l'excès, ou la diminution des choses dont on juge par des degrés, & non par des mesures. Il n'est pas non plus aisé, quand il se trouve une pareille différence, de décider la chose, sur-tout si l'excès, ou la diminution, n'est pas frappante. Si nous sommes d'avis différens au sujet de deux quantités, nous pouvons avoir recours à une mesure commune, qui peut décider la question avec la plus grande exactitude, & je pense que c'est là ce qui donne aux connoissances mathématiques plus de certitude qu'à aucune autre. Mais dans les choses dont l'excès ne se juge pas par le plus, ou le moins d'étendue comme le poli & le raboteux, le dur & le doux ou le mou, l'obscurité & la lumière, les ombres des couleurs, toutes ces propriétés se distinguent aisément quand la différence est considérable d'une

façon ou d'une autre , mais non pas quand elle est légère , faute de mesures communes que l'on ne découvrira peut-être jamais. Dans ces circonstances délicates supposons le sens également vif & pénétrant , le plus d'attention & d'habitude en fait de ces choses là aura l'avantage. Dans ce qui regarde les tables , le polisseur de marbre fera celui qui jugera fans doute avec le plus d'exactitude. Quoiqu'il n'y ait point de mesure commune pour décider bien des disputes qui ont rapport aux sens & à l'imagination leur représentant , nous trouvons que les principes sont les mêmes dans tous les hommes , & que nous ne différons que quand nous venons à examiner la prééminence , ou la différence des choses qui nous font rentrer sous la juridiction du jugement.

Tant que nous examinons les qualités sensibles des choses , il n'y a à peu près que l'imagination qui y paroisse intéressée ; il n'y

a guères rien de plus quand on représente les passions , parce que par la force de la simpatie naturelle , elles se sentent dans tous les hommes , sans qu'on soit obligé d'avoir recours au raisonnement , & que tout le monde reconnoit leur vérité , & leur justesse. Amour , douleur , crainte , colère , joie , il n'y a point d'esprit que toutes ces passions n'aient affecté tour à tour , & ce n'a pas été d'une manière arbitraire , ou par hazard , mais d'après des principes certains , naturels & uniformes. Comme bien des ouvrages de l'imagination ne se bornent ni à la représentation des objets sensibles , ni aux efforts faits sur les passions , mais qu'ils s'étendent jusques sur les mœurs , les caractères , les actions , & les desseins des hommes , sur leurs rapports , sur leurs vertus , & sur leurs vices , ils sont sous la juridiction du jugement qui se perfectionne par l'attention & par l'habitude du raisonnement.

Toutes ces choses font une partie considérable de ce que nous regardons comme les objets du *Gout*. Horace nous renvoie aux écoles de la philosophie & du monde, pour nous en instruire. Quel que soit le degré de certitude que nous pouvons acquérir quant à la morale & à la science du monde, nous avons exactement le même degré de certitude à l'égard de ce qui a rapport à ces deux connoissances dans les ouvrages d'imitation. C'est à la vérité pour l'ordinaire dans la parfaite connoissance des mœurs, dans l'observation du tems, du lieu, & de la décence en général, ce qui ne peut s'acquérir que dans les écoles que nous recommande Horace, que consiste ce que l'on appelle *Gout* par manière de distinction, & qui n'est réellement qu'un jugement plus raffiné. Pour moi, il me paroît que ce qu'on nomme *Gout* suivant l'acception la plus générale, n'est pas une idée simple, mais qu'il est composé en partie de la per-

ception des plaisirs primitifs des sens , des plaisirs secondaires de l'imagination , & des conséquences que le raisonnement tire touchant les différens rapports de ces plaisirs , & les passions des hommes , leurs mœurs & leurs actions. Il faut tout cela pour former le *Gout* ; & le fonds des différentes parties de ce tout se trouve le même dans l'esprit de tous les hommes ; car comme les sens sont les grandes sources de toutes nos idées , & conséquemment de tous nos plaisirs , s'ils ne sont pas incertains & arbitraires , tout le fonds du *Gout* en entier nous est commun à tous ; cela prouve assez que nous sommes fondés à raisonner conséquemment sur ces matières.

Tandis que nous ne considérerons purement le *Gout* que suivant sa nature & son espèce , nous trouverons ses principes entièrement uniformes ; mais le degré qui fait que ces principes prévalent dans les différens individus du genre humain , est tout aussi

différent que les principes mêmes sont semblables. Car la sensibilité & le jugement, qui sont les qualités qui composent ce que nous appellons ordinairement *Gout*, varient considérablement dans différentes personnes. Si l'on n'a pas la première de ces qualités, il s'ensuit qu'on n'a point de *Gout*. Si la seconde est foible, elle ne produit qu'un mauvais *Gout*, un *Gout* mal entendu. Il est des hommes qui ont si peu de sensibilité, qui sont d'un caractère si froid, si phlegmatique, qu'on peut à peine dire qu'ils ont les yeux ouverts pendant tout le cours de leurs vies. Les objets les plus frappans ne font que peu d'impression sur eux; & elle paroît à peine. Il en est d'autres, ou qui sont continuellement agités par les plaisirs grossiers & purement sensuels, ou qui se livrent entièrement à la plus basse & à la plus vile avarice, ou qui brûlent du desir de parvenir aux honneurs, aux emplois distingués; leurs esprits accoutumés

aux orages de ces passions violentes , font à peine attention au badinage délicat & raffiné de l'imagination. Ces hommes deviennent aussi stupides , & aussi insensibles que les premiers , mais la cause en est différente. Cependant toutes les fois qu'il arrive que les uns ou les autres se trouvent frappés par l'élégance , ou la grandeur naturelle , ou par ces qualités dans quelques ouvrages de l'art , ils sont touchés d'après le même principe.

La cause d'un mauvais *Gout* ne doit s'attribuer qu'à un défaut de jugement , qui peut venir d'une foiblesse naturelle dans l'entendement , en quelque chose que puisse consister la force de cette faculté. Il peut aussi , comme c'est plus ordinairement le cas , venir d'un manque d'exercice convenable , & bien dirigé , qui seul lui donne de la force & de la vivacité. Outre cela , l'ignorance , l'inattention , la prévention , la témérité , la légèreté , l'obstination , enfin toutes ces passions , & tous ces

vices qui corrompent le jugement dans d'autres cas , n'y préjudicient pas moins dans cet état & plus raffiné & plus élégant. De ces causes naissent différentes opinions sur tout ce qui est l'objet de l'entendement , sans que cela nous fasse supposer qu'il n'est point de principes de raison fixes & déterminés. On peut pourtant remarquer qu'il y a plutôt moins de différence dans les choses de *Gout* parmi les hommes , que dans celles qui dépendent de la simple raison. De plus les hommes s'accordent mieux sur l'excellence d'une description de Virgile , que sur une vérité , ou sur une fausseté qui se trouve dans le système d'Aristote.

La justesse dans le jugement en fait d'arts , & que l'on peut appeller bon *Gout* , dépend en grande partie de la sensibilité ; parce que , si l'esprit n'est point porté aux plaisirs de l'imagination , il ne s'appliquera jamais assez aux ouvrages de cette espèce pour en acquérir
une

une connoissance convenable. Mais quoiqu'il faille un certain degré de sensibilité pour former un bon jugement, il ne s'ensuit pas que d'une vive sensation de plaisir il doive résulter un bon jugement. Il arrive souvent qu'un très pauvre juge, purement par son plus de sensibilité de tempérament, est plus affecté par un fort mauvais ouvrage, que le meilleur juge ne l'est par le plus parfait. Car comme tout ce qui est nouveau, extraordinaire, grand, ou passionné, est fait pour affecter un pareil juge, & comme les défauts ne l'affectent pas, son plaisir en est plus pur, il est moins mélangé. De plus, comme c'est simplement un plaisir de l'imagination, il est plus grand qu'aucun de ceux qui viennent de la justesse du jugement. Le jugement pour la plupart du tems est employé à semer la route de l'imagination, d'obstacles & de difficultés, à faire disparoitre de devant elle toute espèce d'enchantement, & à nous faire

Tome I.

D

courber sous le joug désagréable de la raison. En effet, le seul plaisir que certains hommes aient à juger mieux que d'autres, consiste dans une espèce d'orgueil, dans une idée de supériorité que l'on a toujours, quand on croit penser juste ; mais alors c'est un plaisir indirect, c'est un plaisir qui ne vient pas immédiatement de l'objet qu'on contemple. Dans notre printemps, dans cette saison où les sens ne sont pas encore émoussés, où toutes les fonctions du corps & de l'esprit se font librement, où tous les objets qui nous environnent ont l'agrément de la nouveauté pour nous, que nos sensations sont vives alors ! Mais aussi que les jugemens que nous portons sont faux & peu exacts ! Je désespère d'avoir jamais, en voyant les productions les plus parfaites du génie, le plaisir que j'avois à cet âge, lorsque je voyois des choses que mon jugement me fait regarder aujourd'hui comme de pures bagatelles. Toute cause ordi-

naire de plaisir affecte volontiers l'homme qui est d'un tempérament sanguin. Il desire trop vivement pour être délicat dans son *Gout* ; & il est à tous égards ce qu'Ovide dit de lui-même.

Molle meum levibus cor est volabile telis ;
Et semper causa est , cur ego semper amem.

Ovid. Ep. Hero à Sapho.

» Les traits même les plus légers touchent
» & percent mon cœur ; & c'est là la raison ,
» qui fait que j'aime toujours.

Il n'est pas possible que quelqu'un de ce caractère soit jamais un Juge délicat ; jamais il ne peut être ce que le Poète comique appelle , *Elegans formarum spectator* , Térence. Eun. Act. 3. » Un Juge délicat de la beauté
» des objets ». On jugera toujours imparfaitement de l'excellence & de la force d'un ouvrage , si l'on ne consulte que l'effet qu'il aura fait sur l'esprit de telle & telle personnes , à moins qu'on ne connoisse leur carac-

tère & la nature de leur esprit. On a vu, & peut être voit-on encore aujourd'hui la poésie & la musique produire les plus grands effets dans des pays, où elles ne sont pour ainsi dire qu'au berceau, & par conséquent fort imparfaites. L'auditeur grossier est affecté par les principes qui agissent dans ces arts malgré leurs imperfections; mais il n'est pas assez habile pour en appercevoir les défauts. A mesure que les arts se perfectionnent, la critique les suit du même pas, & le plaisir du juge se trouve souvent interrompu par les défauts qu'il découvre dans les ouvrages les plus parfaits.

Avant que de finir ce sujet, je ne faurois m'empêcher de dire un mot de l'opinion qu'ont bien des personnes. Elles prétendent que le *Gout* est une faculté séparée de l'esprit, & distinguée du jugement & de l'imagination; elles disent que c'est une espèce d'instinct qui nous frappe naturellement, &

au premier coup d'œil , fans que nous ayions d'abord raisonné sur les beautés , ou sur les imperfections d'un ouvrage. Tant qu'il s'agit de l'imagination & des passions , je crois qu'il est vrai que l'on consulte peu la raison ; mais quand il est question d'ordre , de décorum , de convenance , enfin par tout où le meilleur *Gout* diffère du plus mauvais , je suis convaincu que c'est l'entendement , & rien autre chose , qui agit ; il est réellement bien éloigné d'agir toujours promptement , ou quand cela est , il s'en faut qu'il le fasse avec justesse. Il arrive souvent que les hommes qui ont le meilleur *Gout* , après avoir réfléchi , parviennent à renoncer à ces jugemens prématurés & précipités que l'esprit par l'aversion qu'il a pour l'indifférence & le doute , aime à former sur le champ. On sait que le *Gout* , quel qu'il soit , se perfectionne exactement comme nous perfectionnons notre jugement , en étendant nos connoissances , en don-

D iij

nant la plus grande attention à notre objet , & en nous exerçant souvent. Pour ceux qui n'ont pas suivi cette méthode , si leur *Gout* se décide promptement , ce n'est jamais avec certitude , avec assurance ; & cette promptitude n'est due qu'à leur présomption & à leur témérité , & non pas à ce rayon de lumière , qui en un moment peut chasser les ténèbres de leur esprit. Mais ceux qui se sont livrés à cette espèce de connoissance qui fait l'objet du *Gout* , parviennent par degrés & par habitude à acquérir non-seulement de la justesse , mais de la vivacité dans le jugement. C'est ce que font tous les hommes en suivant les mêmes méthodes dans toutes les autres occasions. D'abord on est obligé d'épeler , ensuite on parvient à lire , on finit par lire couramment ; mais cette célérité dans l'opération du *Gout* , ne prouve point que le *Gout* soit une faculté distincte. Je ne crois pas que personne ait suivi une discussion touchant des choses

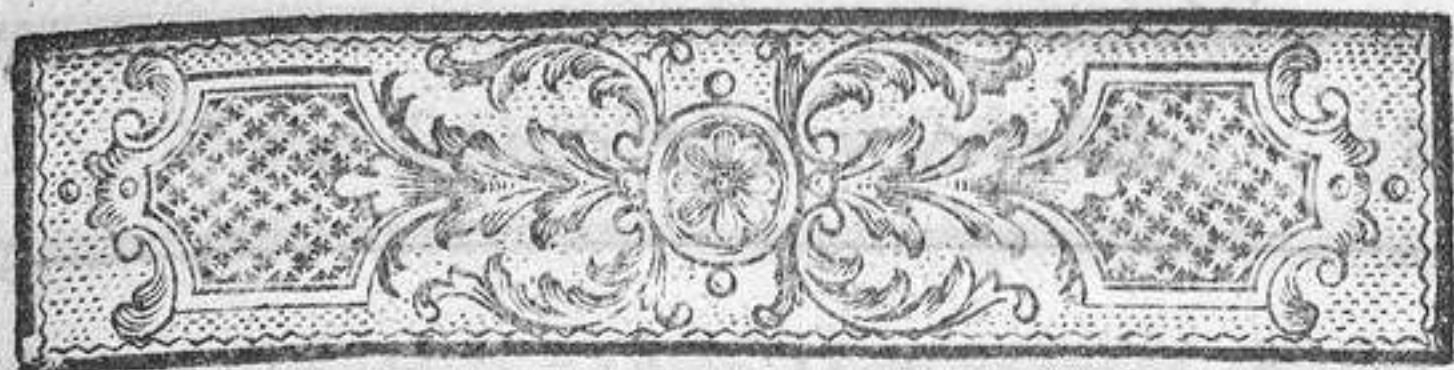
du ressort de la simple raison , sans avoir observé l'extrême promptitude avec laquelle la dispute s'est engagée , les principes se sont établis , les objections se sont faites , & ont été détruites , & les conséquences ont été tirées des prémisses. On ne peut pas supposer que le *Gout* agisse avec plus de vitesse ; cependant il n'y a que la simple raison que l'on soupçonne qui agisse , ou qui puisse en être soupçonnée. Il est inutile de multiplier les principes pour chaque apparence différente ; cela seroit aussi trop peu philosophique.

On pourroit pousser la matière beaucoup plus loin , mais je crois que ce n'est pas sur l'étendue du sujet que nous devons nous régler pour nous prescrire des bornes. En effet , quel est le sujet qui ne va pas jusqu'à l'infini ? C'est donc simplement la nature de notre système particulier , ainsi que le seul point de vue sous lequel nous l'envisageons , qui fixera l'étendue de nos recherches. On trouvera

D iv

peut être cette Dissertation un peu trop longue. Il ne m'a pourtant pas été possible de la rendre plus courte. Je crois n'avoir dit que ce qu'exigeoit un sujet aussi abstrait, & aussi difficile à traiter. De plus, il m'a semblé que cela étoit nécessaire pour préparer l'esprit aux Recherches suivantes. Je laisse à mes Lecteurs à juger si j'ai bien vu.





RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES*

Sur l'origine des idées que nous avons
du Beau & du Sublime.

PREMIERE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la Nouveauté.



Le premier mouvement de l'esprit humain, le mouvement le plus simple que l'on y découvre, est la curiosité. J'entens par curiosité, le gout que

nous avons pour la *Nouveauté*, le plaisir que nous y prenons. Nous voyons les enfans courir continuellement d'un lieu à un autre, pour chercher de nouveaux objets d'amusement. Les ont-ils trouvés ? Avec quelle avidité ne les saisissent-ils pas ? C'est à la vérité sans choix, mais tout fixe également leur attention, parce que tout à cet âge a le charme de la *Nouveauté*, & c'est une puissante recommandation. Mais comme les choses qui ne nous fixent que parce qu'elles sont nouvelles, ne nous fixent pas long tems ; la curiosité est de toutes les affections la plus superficielle. Elle change sans cesse d'objet ; le gout qu'elle donne est vif, mais il est bien-tôt satisfait, & il l'est aisément. Elle donne aussi à ceux qui s'y livrent un certain air d'étourderie, d'impatience, d'inquiétude même. La curiosité par sa nature est fort active, elle parcourt rapidement la plupart des objets qui la frappent, & bien-tôt elle épuise la variété qui se trouve ordi-

nairement dans la nature. Les mêmes choses reviennent souvent , & c'est toujours avec moins de cet agrément qu'elles avoient d'abord. Enfin lorsque nous parvenons à savoir un peu ce que c'est que la vie , il seroit impossible que les différentes conjonctures , & les différens événemens , dont elle est remplie , excitassent d'autres sensations dans l'esprit que celles du dégoût & de l'ennui , si l'on n'y joignoit pas , pour l'affecter , d'autres puissances que leur *Nouveauté* , ou d'autres passions que la curiosité qui nous est naturelle. Nous examinerons ailleurs ces puissances & ces passions. Quelles que soient les premières , quel que soit le principe d'après lequel elles agissent sur l'esprit , il seroit absolument nécessaire qu'on ne les employât pas dans les choses qu'un usage journalier à rendues familières , indifférentes. Lorsqu'il est question d'agir sur l'esprit , il faut que la nouveauté y entre pour quelque chose ; & en général

toutes nos passions sont plus ou moins mélangées de curiosité.

S E C T I O N I I.

De la Douleur & du Plaisir.

POUR remuer les passions des personnes fort avancées en âge, il me paroît qu'il est nécessaire que les objets destinés à cet effet, outre leur nouveauté à quelques égards, puissent avoir d'autres raisons pour causer de la *douleur* & du *plaisir*. La *douleur* & le *plaisir* sont des idées simples, que l'on ne peut définir. Il n'est pas ordinaire que l'on se trompe sur ses sensations, mais on leur donne très souvent de fausses dénominations; les raisonnemens que l'on fait en conséquence sont pareillement faux. Bien des personnes pensent que la *douleur* vient absolument de la privation du plai-

fir, & que le plaisir vient de la cessation, ou de la diminution de la douleur. Pour moi je serois porté à imaginer que *la douleur & le plaisir*, en tant qu'ils affectent & simplement & naturellement, sont l'un & l'autre d'une nature positive, & qu'ils ne dépendent point du tout l'un de l'autre quant à leur existence. L'esprit humain est souvent, & à ce que je pense, pour la plupart du tems dans un état, qui n'est ni un état de douleur, ni un état de plaisir, & que j'appelle un état d'indifférence. Lorsque je passe de cet état à un état de plaisir positif, il ne me paroît pas nécessaire de passer par un médium de douleur quelle qu'elle soit. Si dans cet état d'indifférence, ou d'aisance, ou de tranquillité, ou tel que vous voudrez l'appeller, vous entendiez, sans vous y attendre une ouverture d'Opéra; s'il se présentoit à vos yeux quelque objet d'une forme agréable, des couleurs vives & brillantes; ou plutôt, si vous vous imaginiez sentir la

rose la plus odoriférante , ou boire des vins agréables même sans soif , ou gouter des mets exquis sans faim , dans toutes ces circonstances , soit que vous examinassiez , ou l'effet des sons sur vos oreilles , ou celui des odeurs sur votre odorat , ou enfin celui du gout sur votre palais , il est très certain que vous trouveriez que vous sentez un certain plaisir. Cependant si je vous demandois l'état où votre esprit se trouvoit auparavant , vous ne pourriez guères me dire que vous étiez dans la douleur. Lorsque vous auriez contenté vos sens , en leur procurant ces différens plaisirs , vous n'avanceriez pas que la douleur a pris la place du plaisir qui seroit entièrement passé. Supposé d'un autre côté qu'un homme dans le même état d'indifférence reçoive un coup violent , ou qu'il prenne un breuvage amer , ou bien que ses oreilles se trouvent blessées , disons comme écorchées par des sons durs & désagréables , il ne s'agit pas alors de pri-

vation de plaisir , & cependant il existe dans tous les sens affectés une douleur très distincte , on la sent. Vous direz peut être que la douleur dans ces cas vient de la privation du plaisir dont cet homme jouissoit auparavant , quoique ce plaisir fût si peu considérable qu'il n'y avoit que sa privation qui pût le faire remarquer. Pour moi , il me paroît que c'est là une subtilité qui n'est pas dans la nature. Car si je ne sens aucun plaisir positif avant la douleur , je n'ai point de raison de croire qu'il existe rien de semblable , puisque le plaisir n'est plaisir qu'autant qu'on le sent tel. On peut dire la même chose de la douleur , & on est également bien fondé. Je ne me persuaderai jamais que *la douleur & le plaisir* ne soient simplement que des rapports , qui ne peuvent exister qu'autant qu'ils sont opposés l'un à l'autre. On peut voir clairement , je pense , qu'il y a des douleurs & des plaisirs positifs , qui ne dépendent point du tout les

uns des autres. Je sens même qu'il n'y a rien de plus certain que cela. Mon esprit distingue, on ne peut pas plus clairement les trois états dont j'ai parlé, *l'état d'indifférence*, *l'état de plaisir*, & *l'état de douleur*. Je les apperçois distinctement sans me former des idées de rapport entre tel ou tel de ces états, & aucune autre chose. Valere a la colique, il souffre; qu'on le mette à la question, sa douleur sera sans doute bien plus considérable. Cette dernière douleur vient-elle de la privation du plaisir? Ou plutôt la colique sera t'elle une douleur, ou un plaisir, selon que nous voudrons la considérer?



SECTION

SECTION III.

Différence entre la privation de la Douleur & le Plaisir positif.

POUSSONS la proposition plus loin. Risquons même de dire que la *douleur* & le *plaisir*, non-seulement ne dépendent pas absolument quant à leur existence, de leur diminution, ou de leur privation mutuelle, mais que réellement la diminution, ou la cessation du plaisir n'agit pas comme la douleur positive, & que la privation, ou la diminution de la douleur dans son effet ressemble fort peu au plaisir positif. (1) Je crois que

(1) M. Locke dans son Essai sur l'entendement Humain, L. 2. Ch. 20. Sect. 16. pense que la privation, ou la diminution d'une douleur est regardée, & agit comme un plaisir, & la privation ou la diminution

l'on conviendra plus aisément de la première des ces deux propositions que de la dernière, & cela parce qu'il est évident que le plaisir, quand il a parcouru sa carrière, nous remet à peu près où il nous a trouvés. Le plaisir de toute espèce satisfait promptement. Est-il passé ? Nous tombons dans l'indifférence, ou plutôt dans une douce tranquillité, qui se sent encore du charme de la sensation que nous venons d'éprouver. J'avoue que d'abord on ne s'apperçoit pas si bien que la privation d'une grande douleur ne ressemble pas à un plaisir positif: il ne faut pour le voir, que se rappeler dans quel état se trouvoit l'esprit, au moment où l'on a évité quelque danger éminent, où l'on s'est senti soulagé, où l'on s'est vu délivré des douleurs les plus cruelles. Dans ces occasions là notre esprit étoit, si je ne me trompe,

d'un plaisir comme une douleur. C'est cette opinion que nous considérons ici.

dans un état bien différent de celui où met le plaisir positif ; il étoit dans un état pour ainsi dire d'indifférence , rempli d'un sentiment mêlé de respect & de crainte , plongé dans une espèce de tranquillité qui le laissoit encore un peu livré à l'horreur de l'état dont il venoit de sortir. L'air du visage , les gestes du corps dans ces circonstances , correspondent si bien avec l'état dans lequel se trouve l'esprit , que quiconque nous verra , quoiqu'il en ignore la raison , fera plus porté à croire que nous sommes dans la consternation , qu'à imaginer que nous jouissons de ce que j'appelle plaisir positif.

Ὡς δ' ὅταν ἀνδρ' αἰὴ πυκινὴ λαβῆ , ὡς ἐνὶ πατρὶ
 Φῶλα καὶ ἀκλείας ἄλλον ἐξικέλο δῆκιον ,
 Ἀνδρὸς ἐς ἀφνειὸν θαμβὸς δ' ἐχει εἰσορθῶντας.

Hom. Iliad. 24.

» Comme lorsqu'un homme qui a com-
 » mis un meurtre dans sa patrie , & que la

E ij

» Justice poursuit , se retire chez l'Etran-
» ger pour expier son crime , & entre tout
» à coup dans la maison d'un homme riche
» pour y trouver un azile , tous ceux qui le
» voient , sont saisis d'étonnement.

Cet air frappant d'un homme qu'Homère suppose qui vient d'échapper à un danger éminent , l'espèce de mouvement mêlé de frayeur & de surprise , qu'il excite dans les spectateurs , peint avec bien de la force la manière dont nous nous trouvons affectés dans des occasions qui sont semblables de quelque façon que ce soit. Car après avoir éprouvé quelque émotion violente , l'esprit conserve un peu de son agitation , quoique la cause qui l'a produite , ait cessé d'agir. Lorsque la tempête est passée , la mer reste encore agitée pendant quelque tems. N'y a-t'il plus de danger ? L'horreur dont on a d'abord été saisi , se dissipe insensiblement , l'esprit rentre dans son état ordinaire d'indifférence ; enfin le plaisir , je veux

dire toute sensation intérieure , ou toute apparence extérieure de plaisir positif , ne peut jamais venir , à ce que j'imagine , de la privation de la douleur ou du danger.

SECTION IV.

Du Contentement & du Plaisir en tant qu'ils sont opposés l'un à l'autre.

FAUT-IL conclure de ce que j'ai dit , que la privation de la douleur , ou que sa diminution ne va jamais sans une certaine douleur , ou que la cessation , ou la diminution du plaisir est toujours accompagnée d'un certain plaisir ? Point du tout. Ce que j'avance se réduit à ce qui suit. Premièrement , il y a des plaisirs & des douleurs d'une nature positive & indépendante. Secondement , la sensation qui vient de la cessation , ou de la diminution de la douleur , ne ressemble pas assez au plaisir.

positif, pour qu'on la croie de la même nature, ou pour lui donner le privilège de passer sous la même dénomination. Troisièmement, d'après le même principe la privation, ou la diminution du plaisir n'a pas la moindre ressemblance avec la douleur positive. Il est certain que la première sensation, la cessation, ou la diminution de la douleur, a quelque chose en soi qui n'est en aucune façon parfaite nature, ni accablant, ni défagréable. Cette sensation si flatteuse, si agréable dans bien des circonstances, mais en même tems dans toutes si différentes du plaisir positif, n'a point de dénomination qui la caractérise, du moins je n'en connois aucune; mais cela n'empêche pas que ce n'en soit une réelle, & fort différente de toutes les autres. Il n'est pas moins certain que toute espèce de satisfaction, ou de plaisir, quelque différence qu'il y ait dans sa manière d'affecter, est d'une nature positive dans l'idée de celui qui la sent.

Cependant quoique la sensation soit indubitablement positive , la cause peut être , comme elle l'est certainement dans ce cas , une espèce de privation. De plus il est fort raisonnable que nous distinguions par quelques termes , deux choses qui sont distinctes dans leur nature , comme un plaisir qui est simplement tel & sans aucun rapport , l'est de ce plaisir qui ne peut pas exister sans un rapport , & de plus un rapport à la douleur. Ne seroit-il pas étonnant que ces sensations que l'on distingue si bien dans leurs causes , & qui sont si différentes dans leurs effets , se trouvassent confondues l'une avec l'autre , parce que l'usage ordinaire les a rangées dans la même classe , & leur a donné la même dénomination générale ? Toutes les fois que j'aurai occasion de parler de cette espèce de plaisir relatif , je l'appellerai *Contentement* , (1) *Delight* ;

(1) J'ai cru que le mot *Contentement* pouroit ré-

& pour éviter toute espèce de confusion , j'aurai grand soin de ne jamais me servir de ce mot pour exprimer une autre idée. Je fais qu'on n'en fait par ordinairement usage dans le sens que je lui prête ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux prendre un mot déjà connu , & fixer sa signification , que d'en introduire un de nouvelle fabrique , qui peut-être n'iroit pas si bien au langage ordinaire : je n'aurois jamais osé risquer cette innovation , quelque peu considérable qu'elle soit , si la nature de ce langage plus analogue au commerce de la vie qu'aux dissertations philosophiques , ne m'y eût pas en quelque façon forcé , ainsi que la nature de mon sujet qui me fait sortir des bornes du discours familier. Je prendrai bien garde d'abuser de la liberté que je me suis permise. Ainsi quand je vou-

pondre au mot *Delight* , avec les mêmes restrictions en François que l'Auteur a mises en Anglois.

drai rendre la sensation que produit la cessation de la douleur , ou du danger , je la nommerai *Contentement* , *Delight* : comme quand je parlerai du plaisir positif , pour l'ordinaire je l'appellerai simplement *Plaisir*.

SECTION V.

De la Joie & du Chagrin.

IL faut remarquer que la cessation du plaisir affecte l'esprit de trois manières. S'il ne fait simplement que cesser après avoir duré le tems qui convenoit , l'effet est *l'indifférence*. S'il a été interrompu subitement , il s'ensuit une sensation désagréable , que l'on appelle *mécontentement mêlé de surprise* , *disapointment*. Si l'on a entièrement perdu l'objet de vue , qu'il n'y ait plus d'apparence qu'on en recouvre la jouissance , il s'élève dans l'esprit une passion que l'on nomme *chagrin*. Je

ne crois point qu'aucune de ces trois sensations , je n'excepte pas même le chagrin , qui est la plus forte , ressemble en aucune façon à la douleur positive. Celui qui a du chagrin , le laisse s'accroître , il s'y livre , il l'aime même. C'est ce qui n'arrive jamais dans le cas d'une douleur positive , que personne n'a jamais endurée de gaieté de cœur pendant un certain tems. Ce n'est pas une chose fort difficile de comprendre comment on supporte volontiers le chagrin , quoiqu'il s'en faille beaucoup que ce soit simplement une sensation agréable. Il est de la nature du chagrin d'avoir toujours son objet sous les yeux , de se le représenter sous le jour le plus agréable , de se rappeler toutes les circonstances dans lesquelles il a été vu , jusqu'aux plus légères , de passer en revue tous les plaisirs particuliers dont la jouissance est passée , en appuyant sur chacun d'eux , & de trouver dans tous mille nouvelles perfections , que d'abord on ne con-

noissoit pas si bien. Dans le chagrin, c'est le plaisir qui domine ; l'affliction que nous souffrons ne ressemble point du tout à la douleur positive, qui est toujours insupportable, & dont on cherche à se défaire le plutôt qu'on peut. L'Odissee d'Homère qui renferme tant d'images naturelles & fortes, n'en a pas de plus frappantes que celle que Ménélas présente de la malheureuse destinée de ses amis, & de la façon dont il la sent. Il avoue en effet que souvent il dissipe son esprit, qu'il en éloigne ces réflexions désagréables ; mais il remarque en même tems que, toutes tristes qu'elles sont, elles ne laissent pas de lui procurer du plaisir.

Ἀλλ' ἐμπης πάντας οδυρομένος ἢ ἀχέων,
 Πολλακίς ἐν μεγάροισι καθήμενος ἡμέτεροισιν
 Ἀλλοίε μὲν τέ γ' ὦ φρήνα τέρπομαι, ἀλλοίε δ' αὖτε
 Πάυομαι αἰψείρος δ' ἐκορος κρυέροιο γοῖο.

Hom. Odiss. 4.

» Tantôt enfermé dans mon palais, je

” trouve une satisfaction infinie à regretter
” mes amis & à les pleurer, tantôt je cher-
” che à me consoler, car on se lasse bien-
” tôt des soupirs & des larmes.

D'un autre côté, lorsque nous recouvrons la santé, que nous échappons à un danger éminent, que sentons-nous alors? Est-ce de la joie? Non. Le sentiment que nous éprouvons dans ces circonstances, n'est pas cette satisfaction douce & toute remplie de volupté que nous donne la perspective assurée du *plaisir*. Le *contentement* qui vient de la diminution de la douleur, se reconnoit à d'autres signes. Il agit avec force sur l'esprit; la satisfaction qu'il donne est réelle, mais elle est mélangée d'un reste de crainte, ou de terreur. Telle est la nature du *contentement*.



SECTION VI.

Des passions qui appartiennent à la conservation de soi-même.

LA plus grande partie des idées qui peuvent faire une forte impression sur l'esprit, soit simplement par la douleur, soit par le plaisir, ou bien par leurs différentes modifications, peut se réduire à peu près à ces deux objets, *la conservation de soi-même, & la société.* Toutes nos passions par leur nature doivent répondre au but de l'une, ou de l'autre. Celles qui regardent la conservation de soi-même, ont pour objet principal *la douleur & les dangers.* Les idées de *douleur, de maladie, & de mort,* agitent fortement l'esprit, elles le remplissent d'horreur. *La vie & la santé* nous mettent bien en état d'avoir des sensations de plaisir, mais la sim-

ple jouissance de ces deux avantages n'en produit aucune de cette nature. Les passions donc qui regardent la conservation de l'individu, ont pour objet principal *la douleur & les dangers*, & de toutes les passions ce sont les plus puissantes.

S E C T I O N V I I .

Du Sublime.

TOUT ce qui est propre, de quelque façon que ce soit, à exciter des idées de douleur & de danger, je veux dire tout ce qui est, de quelque manière que ce soit, terrible, épouvantable, ce qui ne roule que sur des objets terribles, ou ce qui agit de manière à inspirer de la terreur, est une source du *sublime*; c'est-à-dire, qu'il en résulte la plus forte émotion que puisse éprouver l'esprit.

Je dis la plus forte émotion , parce que je fais que les idées de douleur ont beaucoup plus de pouvoir que celles qui viennent du plaisir. Il est très certain que les tourmens que l'on peut nous faire souffrir ont un effet bien plus considérable sur le corps & l'esprit , qu'aucun des plaisirs que pourroit suggérer la volupté la plus raffinée , ou dont pourroient jouir l'imagination la plus vive , & le corps le plus sain , le mieux constitué , & le plus sensible. De plus je douterois fort qu'on trouvât quelqu'un qui voulût acheter une vie toute remplie de satisfaction & de plaisir pour en passer les derniers instans dans les tourmens les plus affreux. Il n'est point d'homme qui voulût , pour se procurer cet avantage , braver les roues , les tenailles , le plomb fondu , l'huile boiillante , &c. Comme la douleur agit avec plus de force que le plaisir , la mort est en général une idée qui affecte plus que la douleur. Il n'y a point de douleur , quelque

vive qu'elle soit , que l'on ne préfère à la mort. Ce qui rend la douleur même , si je puis m'exprimer ainsi , plus douloureuse encore , c'est qu'on la regarde comme l'émissaire de la terreur des terreurs. Quand le danger & la douleur nous poursuivent de trop près , il est impossible qu'ils produisent aucun *contentement* ; ils ne sont que simplement terribles. Mettez y des intervalles , des distances , ajoutez y certaines modifications , vous pourrez y trouver du *contentement* , vous y en trouverez ; l'expérience nous le prouve tous les jours. J'essaierai dans la suite du présent ouvrage de découvrir la cause de cet effet.



SECTION

SECTION VIII.

Des passions qui regardent la Société.

ON peut distinguer deux sortes de sociétés, la société des sexes, dont l'objet est la propagation de l'espèce, & la société plus générale des hommes avec les hommes, & les autres animaux, on peut même dire, avec le monde inanimé. Les passions qui n'ont pour objet que la conservation de l'individu, roulent entièrement sur la douleur & le danger; celles qui regardent la *propagation* tirent leur origine des *plaisirs*. Le plaisir, qui a la propagation pour but, est vif, il va jusqu'au ravissement, jusqu'à l'extase, jusqu'à la fureur même; & tous les êtres reconnoissent, ou prouvent que c'est le plus grand plaisir qui puisse affecter les sens. Cependant, quelque

Tome I.

F

grand qu'il soit, lorsqu'on s'en trouve privé, soit par l'absence, soit par l'éloignement, à peine en a-t'on une inquiétude marquée. Je ne crois pas même, si l'on excepte certains tems, certains momens particuliers, que cette privation affecte en aucune manière. S'agit-il de décrire de quelle façon touchent la douleur & le danger ? l'on n'appuie pas sur le plaisir qu'on a de se voir en santé, & de se trouver en sûreté ; on ne se plaint pas de la perte de ce double plaisir ; toutes les plaintes roulent sur les douleurs actuelles que l'on souffre, sur les horreurs dont on est environné. Un Amant malheureux est abandonné de sa Maîtresse ; se plaint-il ? vous remarquez qu'il insiste fort sur les plaisirs qu'il a goûtés, ou qu'il a espéré de goûter, & sur les perfections de l'objet de son amour. C'est l'idée de *la perte*, oui, c'est toujours l'idée de *la perte* qui l'emporte dans son esprit sur toute autre réflexion. Les effets violens que produit l'amour, & qui vont

même quelquefois jusqu'à la folie, ne sont point une objection contre la règle que nous cherchons à établir. Quand les hommes se sont abandonnés à leur imagination, qu'ils se sont entièrement livrés à une idée, ils en sont si remplis, qu'il n'y a plus de place pour aucune autre; il ne leur est plus possible de la renfermer dans les bornes qui lui conviennent. Il n'en faut qu'une, quelle qu'elle soit, pour produire cet effet; la variété infinie des causes de la folie en est une preuve évidente. Cela prouve tout au plus que l'amour est une passion qui peut produire des effets extraordinaires, & non pas que les émotions extraordinaires qu'il cause, aient aucune connexion avec la douleur positive.



S E C T I O N I X.

De la cause finale de la différence qu'il y a entre les passions qui regardent la conservation de soi-même, & celles qui ont pour objet la société des Sexes.

LA cause finale de la différence qui se trouve entre les passions qui regardent la conservation de soi-même, & celles qui ont pour objet la multiplication de l'espèce, servira à rendre encore plus claires les remarques précédentes. De plus j'imagine qu'elle mérite qu'on l'examine pour elle-même. Comme nous ne pouvons remplir nos devoirs qu'autant que nous jouissons de la vie, & que nous ne les remplissons avec exactitude qu'en conséquence de notre santé, tout ce qui tend

à la destruction de l'une ou de l'autre, doit nous affecter fortement : mais comme nous n'avons pas été faits pour nous contenter de la vie & de la santé, la simple jouissance de l'une & de l'autre ne produit aucun plaisir positif, de peur sans doute que satisfaits de ce plaisir, nous ne nous livrions à l'indolence & à l'inaction. D'un autre côté la propagation du genre humain est un grand ouvrage, & il faut que les hommes y soient portés par de puissans motifs. Elle ne va donc jamais sans de grands plaisirs. Mais ce ne doit pas être là notre occupation continuelle : aussi la privation de ce plaisir ne doit-elle pas se trouver accompagnée d'aucune douleur remarquable. Il est aisé de voir la différence qui se trouve à cet égard entre les hommes & les brutes. Les hommes sont dans tous les tems également disposés aux plaisirs de l'amour, parce qu'il faut que la raison les guide, quant à la manière dont ils doivent les goûter, & au tems

qu'ils doivent choisir pour cet effet. Si de la privation de ce plaisir il devoit résulter quelque grande douleur, je crois que la raison trouveroit beaucoup de difficultés à remplir ce devoir; mais les brutes qui obéissent à des loix, dans l'exécution desquelles leur instinct raisonné n'entre que pour fort peu, ont leur tems, leurs saisons marqués. Il est probable qu'alors la sensation de la privation leur est fort incommode, parce qu'elles ont un but à suivre, & il faut qu'il se suive, ou qu'il soit perdu pour plusieurs, peut être même à jamais, puisque leurs desirs ne reviennent qu'avec le tems, la saison, qui leur sont prescrits.



SECTION X.

De la Beauté.

LA passion qui ne regarde que la propagation comme telle , est fondée sur les desirs charnels. On le voit évidemment dans les brutes dont les passions sont moins mélangées , & vont plus directement à leur but que les nôtres. La seule distinction qu'elles observent en se choisissant une compagnie est celle du sexe. Il est vrai qu'elles s'en tiennent à leur propre espèce par préférence à toutes les autres ; mais aussi , du moins , je l'imagine , cette préférence ne vient point d'aucune sensation de beauté qu'elles découvrent dans leur espèce , comme le suppose Addison , mais d'une loi de quelque autre nature , à laquelle elles sont soumises. C'est ce que nous pouvons bien conclure du peu de choix qu'el-

les font en apparence dans les objets auxquels les barrières de leur espèce les ont bornées. L'homme qui est une créature faite pour plus de variété, & pour une plus grande complication de rapports, joint à la passion générale, l'idée de quelques qualités *sociales* qui dirigent & augmentent l'appétit qu'il a en commun avec tous les autres animaux. Comme il ne paroît pas destiné, ainsi qu'eux, à errer, à courir çà & là, il convient qu'il y ait quelque chose qui lui fasse donner la préférence à un objet qui le fixe dans son choix : il faut en général que ce soit quelque qualité sensible, puisqu'il n'en est point d'autre qui puisse, ni si promptement, ni si puissamment, ni si sûrement, produire son effet. L'objet de la passion compliquée que nous appellons amour, est donc *la beauté* du sexe. Les hommes sont généralement portés vers le sexe, comme le sexe, par les loix ordinaires de la nature. *La beauté* personnelle les fixe pour des

objets particuliers. J'appellerai la beauté une qualité sociale ; car lorsque les hommes & les femmes , je dirai plus , lorsque les autres animaux nous font éprouver des sensations de joie & de plaisir au moment où nous les voyons , & il y en a beaucoup dans ce cas là , ils nous inspirent , ou de la tendresse , ou une certaine affection pour eux ; nous aimons à les avoir auprès de nous , & nous établissons volontiers une espèce de rapport avec eux , si nous n'avons pas de fortes raisons qui nous en empêchent. Je ne puis découvrir à quelle fin dans plusieurs circonstances cette liaison a été établie. Je ne vois pas pourquoi elle le seroit plutôt entre l'homme & plusieurs animaux qui sont si engageans par leurs graces naturelles, qu'entre lui & quelques autres qui n'ont pas ce charme attractif , ou qui ne le possèdent que dans un degré bien inférieur. Il est probable que la Providence n'a pas fait cette distinction , quelque peu im-

portante qu'elle paroisse , fans avoir eu en vue quelque grand but , qu'il ne nous est pas possible de découvrir distinctement. Sa sagesse est infinie , & la sphère de nos connoissances fort étroite ; les ressorts qu'elle emploie sont inconnus , & toutes les voies que nous prenons fort bornées.

S E C T I O N X I.

De la Société & de la Solitude.

LA seconde branche des passions sociales est celle qui regarde *la société* en général. Je remarque bien que la jouissance de la *société*, purement comme société , fans y ajouter rien de particulier , ne nous procure aucun plaisir positif ; mais il n'est pas possible non plus de concevoir une douleur plus positive que la *solitude* absolue , c'est-à-dire , l'exclu-

sion totale & perpétuelle de toute société. C'est pourquoi, si l'on compare le plaisir de la *société* générale avec la douleur de la *solitude* absolue, la *douleur* fera l'idée dominante; mais le plaisir que donne la jouissance d'une *société* particulière, l'emporte considérablement sur l'inquiétude que cause la privation de cette même jouissance; de façon que les plus fortes sensations par rapport aux habitudes de la *société* particulière, sont des sensations de plaisir. Si d'un côté la bonne compagnie, les conversations vives & enjouées, les agrémens de l'amitié, donnent beaucoup de plaisir à l'esprit, il est sur que de l'autre quelques momens de solitude ont leur avantage. Cet avantage ne pouroit-il pas prouver que nous sommes des créatures faites pour la contemplation comme pour l'action, puisque la *solitude* a ses plaisirs ainsi que la *société* a les siens? Nous pourrions aussi conclure de l'observation qui regarde le plaisir de la société,

qu'une solitude perpétuelle semble être contraire à la nature de notre être, puisque la mort nous présente à peine une idée plus terrible.

S E C T I O N X I I .

De la Simpatie, de l'Imitation & de l'Ambition.

DANS la société telle que nous venons de la représenter, les passions sont compliquées, & se montrent sous autant de formes qu'en exige la variété des fins auxquelles elles doivent servir. Nous regarderons ici la société comme une grande chaîne, où nous admettrons trois liaisons principales, qui feront *la simpatie, l'imitation, & l'ambition.*



SECTION XIII.

De la Simpatie.

LA *Simpatie* est une passion qui nous fait entrer dans les intérêts des autres ; c'est par elle que nous sommes touchés comme ils le sont ; enfin c'est elle qui fait que nous ne pouvons jamais rester spectateurs indifférens de rien de ce qu'ils font, ou souffrent. On doit regarder la *simpatie* comme une espèce de substitution, qui nous met à la place de quelqu'un, & qui fait que nous sommes affectés à peu près comme lui. Cette passion peut donc tenir de la nature de celles qui regardent la conservation de soi-même, & roulant sur la douleur, être une source du sublime ; ou bien, on peut, si elle roule sur des idées de plaisir, y appliquer tout ce qui a été dit des affections sociales, soit qu'elles regardent la

société en général, ou seulement quelques modes particuliers de cette société. C'est surtout par ce principe que la Poésie, la Peinture, & les autres arts faits pour affecter, transportent leurs passions d'un cœur dans un autre, & peuvent souvent enter le *contentement* sur la méchanceté, sur la misère, sur la mort même. Voici une remarque que l'on fait ordinairement; des objets qui choqueroient dans la réalité, sont dans des tragédies, ou dans d'autres circonstances semblables, la source d'un très grand plaisir. Ceci pris comme un fait, a donné lieu à beaucoup de raisonnemens. On a généralement attribué cette satisfaction, d'abord à la consolation que l'on trouve à penser que toutes ces scènes de tristesse ne sont que des fictions, & ensuite à la certitude que l'on a, qu'on n'est point exposé aux malheurs qu'on voit représenter. Je crains que ce ne soit une pratique trop ordinaire dans les recherches de cette

nature , d'attribuer la cause des sensations qui ne viennent que de la structure mécanique de notre corps , & de la tournure de notre esprit , à certaines conséquences tirées des raisonnemens que nous faisons sur les objets qui nous sont présentés. J'ai lieu de croire que l'influence qu'a la raison , quand il s'agit de faire naître en nous des passions , ne s'étend pas à beaucoup près si loin qu'on le croit ordinairement.

S E C T I O N X I V.

Des effets de la Simpatie dans les malheurs d'autrui.

POUR examiner ce point qui regarde proprement l'effet de la Tragédie , il faut d'abord considérer comment nous affectent les sensations de nos semblables dans des malheurs

réels. Je suis convaincu que nous trouvons un certain *contentement* qui n'est pas peu considérable , dans les malheurs réels des autres , dans leurs douleurs. Car , que la sensation soit ce qu'on voudra en apparence , si elle ne nous fait pas éviter de pareils objets , si au contraire elle nous porte à nous en approcher , si elle nous y fixe pour ainsi dire , dans ce cas , je conçois que nous devons avoir , ou du *contentement* , ou du *plaisir* , d'une espèce ou d'une autre , à contempler des objets de cette nature. Ne lisons-nous pas des histoires authentiques de scènes de cette sorte avec autant de plaisir , que des Romans , ou bien des Poèmes , où les incidens ne sont que supposés ? Il n'y a point d'Empire dont la prospérité , ni de Roi dont la grandeur puisse affecter aussi agréablement par la lecture que la ruine de l'Etat de Macédoine , & le malheur de son infortuné Prince. Une pareille catastrophe nous touche
autant

autant dans l'Histoire, que la destruction de Troie le fait dans la Fable. Le *contentement* que nous donnent des cas de cette espèce, est considérablement augmenté, si la personne souffrante qui se voit la victime de sa mauvaise fortune, a toutes sortes de bonnes qualités. Scipion & Caton sont également recommandables par leurs vertus, mais nous nous affectons bien plus de la mort violente de l'un, & de la ruine entière du parti qu'il soutenoit, que des triomphes mérités, & de la prospérité continuelle de l'autre; car la terreur est une passion qui donne toujours du *contentement*, pourvu qu'elle n'affecte pas trop. Pour la pitié, c'est une passion qu'accompagne toujours le *plaisir*, parce qu'elle tire son origine de l'amour, & de l'affection sociale. Toutes les fois que la nature nous a formés pour agir d'une façon, ou d'une autre, la passion qui nous y porte est accompagnée de *contentement*, ou de *plaisir*, de quelque

espèce qu'il soit , & quel que soit le sujet ; & comme le Créateur a voulu que nous fussions unis par le lien de la simpatie , il l'a rendu plus fort ce lien , en y ajoutant un *contentement* proportionné , sur tout dans les cas où notre simpatie se trouve si nécessaire , dans les malheurs des autres. Si cette passion ne causoit que de la douleur , nous éviterions avec le plus grand soin toutes les personnes & les lieux qui pouroient faire naître cette passion , comme font précisément ceux qui sont devenus indolens au point de ne pas pouvoir endurer de forte impression. Mais le cas est bien différent vis-à-vis de la plus grande partie du genre humain. Il n'y a point de spectacle que nous poursuivions avec autant d'avidité que celui de quelque calamité extraordinaire , & même accablante. En effet , soit que le malheur soit sous les yeux , soit qu'on ne l'envifage que dans l'histoire , on sent toujours du *contentement* , mais il est mélangé ;

il va de compagnie avec une inquiétude qui n'est pas peu considérable. Le *contentement* que nous trouvons dans ces choses, nous empêche d'éviter des scènes de misère, & la douleur que nous sentons, nous porte à nous soulager, en soulageant ceux qui souffrent. Tout cela se fait avant le raisonnement, par un instinct qui nous mène à son but, sans que nous y concourions, ou du moins sans que nous croyions y concourir.

S E C T I O N X V.

Des effets de la Tragédie.

NOUS venons de voir comment nous sommes affectés dans les malheurs réels. Dans ceux que l'on ne fait que présenter par imitation, la seule différence est que le plaisir résulte des effets de l'imitation. Car quel-

que parfaite qu'elle soit , nous voyons que c'en est une , & d'après ce principe nous en sommes en quelque façon contents. Il est réellement des cas , où nous avons par là autant , & plus de plaisir que par la chose elle-même ; mais alors , j'imagine que nous nous tromperions fort , si nous voulions avancer que la plus grande partie de la satisfaction que nous procure la *Tragédie* , vient de ce que nous la regardons comme une imposture , & de ce que nous voyons bien qu'il n'y a point de réalité dans ce qu'elle représente. Plus elle approche de la réalité , & plus elle nous éloigne de toute idée de fiction , plus elle a de force sur notre esprit. Mais de quelque espèce que soit son pouvoir , elle n'approche jamais de ce qu'elle veut représenter. Fixez un jour pour la représentation d'une des plus belles *Tragédies* que nous ayions , une des plus touchantes , choisissez les meilleurs *Acteurs* , n'épargnez rien pour vos décorations ,

unissez tout ce que la Poésie, la Musique, & la Peinture ont de plus parfait, & quand tout le monde sera assemblé & placé, au moment où la pièce doit commencer, annoncez qu'un criminel d'Etat d'un haut rang va être exécuté dans la place voisine, dans un moment votre salle se trouvera vuide. En faut-il davantage pour vous démontrer la foiblesse comparative des arts imitatifs? Quelle victoire, quel triomphe pour la simpatie réelle! Je pense que nous ne trouvons une simple douleur dans la réalité, & cependant un certain *contentement* dans la représentation, que parce que nous ne distinguons pas assez ce que nous ne voudrions pas faire de ce que nous désirerions assez vivement de voir, s'il étoit une fois fait. Nous avons du *contentement* à contempler des choses que nous sommes bien éloignés de faire, & qu'au contraire nous souhaiterions fort qui fussent changées. Londres, cette glorieuse capitale de

l'Angleterre, la plus belle ville de l'Europe, y auroit-il un homme assez singulièrement méchant pour désirer de la voir, ou réduite en cendres, ou entièrement détruite par quelque tremblement de terre, quelque éloigné qu'il fût du danger? Je ne le crois pas. Mais supposé que ce funeste accident fût arrivé, quelle foule de monde n'accourroit pas de tous côtés pour en voir les ruines? Et dans ce grand nombre, combien ne s'en trouveroit-il point qui ne feroient pas fâchés de n'avoir point vu Londres dans sa gloire? Dans les malheurs ou réels, ou supposés, ce n'est pas parce que nous en sommes exempts que nous avons du *contentement*, du moins mon esprit ne me présente rien de semblable; il me paroît qu'il ne faut attribuer cette méprise qu'à une espèce de sophisme qui nous en impose souvent. Elle vient de ce que nous ne faisons point de distinction entre ce qui nécessairement nous fait faire, ou souffrir quelque chose

en général, & ce qui est la cause de quelque action particulière. Si un homme me tue d'un coup d'épée, pour cela il faut absolument que nous ayions été en vie l'un & l'autre avant l'action; & cependant ce feroit une absurdité de dire que c'est parce que nous étions tous deux des créatures vivantes qu'il a commis son crime, & que c'est là la cause de ma mort. Il est pareillement certain qu'il est absolument nécessaire que ma vie soit à l'abri de tout danger éminent, avant que je puisse trouver du *contentement* dans les souffrances des autres, soit réelles, soit imaginaires, ou dans toute autre chose pour quelque cause que ce soit. Mais c'est alors un sophisme de conclure de là que cette exemption est la cause du *contentement* que je trouve, ou dans ces occasions, ou dans toute autre. Je crois que personne ne peut distinguer dans son esprit une pareille cause de satisfaction; & même quand nous ne souffrons pas des douleurs fort aiguës, & que

nous ne courons aucun danger évident de perdre la vie, nous pouvons sentir, être affectés pour les autres au moment où nous souffrons nous-mêmes; & cela arrive principalement quand nous sommes attendris par l'affliction; nous voyons avec compassion des malheurs que nous prendrions volontiers au lieu des nôtres.

S E C T I O N X V I.

De l'Imitation.

LA seconde passion qui appartient à la société, est l'*imitation*, ou si vous voulez, le desir d'imiter, & par conséquent le plaisir qu'on y trouve. Cette passion vient à peu près de la même cause que la simpatie. En effet comme la simpatie nous fait prendre de l'intérêt à tout ce que sentent les hommes, cette

affection nous porte à copier tout ce qu'ils font. Nous avons donc un certain plaisir à imiter ; tout ce qui regarde l'*imitation* purement comme telle , nous en fait ; le raisonnement ne s'en mêle point ; nous le devons uniquement à notre tempérament naturel , que la Providence a arrangé de façon que nous trouvons , ou du *plaisir* , ou du *contentement* , suivant la nature de l'objet , dans tout ce qui regarde le but auquel tend notre être. C'est beaucoup plus par l'*imitation* que par les préceptes que nous apprenons tout , & tout ce que nous apprenons de cette manière , nous ne l'apprenons pas seulement mieux , mais plus agréablement. Elle forme nos mœurs , nos opinions , notre vie. C'est un des plus forts liens de la société ; c'est une espèce de complaisance mutuelle que tous les hommes ont les uns pour les autres , sans que ce soit une gêne pour eux-mêmes ; elle les flatte tous. Elle sert aussi de base fondamentale à la pein-

ture, & à beaucoup d'autres arts agréables. Comme elle est de la dernière conséquence, vu l'influence qu'elle a sur nos mœurs, ainsi que sur nos passions, je hazarderai d'établir ici une règle qui pourra apprendre avec assez de certitude dans quelles circonstances il faut attribuer le pouvoir des arts sur l'esprit, à l'*imitation*, ou au plaisir que donne simplement l'habileté de l'imitateur, & dans quel cas il est l'effet de la simpatie, ou de quelque autre cause qui s'y trouve jointe. Lorsque l'objet représenté en poésie, ou en peinture, est tel que nous n'ayions aucun desir de le voir en réalité, nous pouvons être assurés que son effet en poésie, ou en peinture n'est du qu'à l'*imitation*, & non à aucune cause qui agisse dans la chose même. Il en est de même de la plupart des morceaux que les Peintres appellent Tableaux de choses inanimées. Dans ces pièces un hameau, une métairie, les ustenciles de cuisine les plus communs, les plus

ordinaires , peuvent nous donner du *plaisir* ; mais quand l'objet de la peinture , ou du poème , est tel que nous courrions pour le voir , s'il étoit réel , quelque singulière sensation qu'il fasse naitre en nous , nous pouvons compter que l'effet de ce poème , ou de cette peinture , est du plus à la nature de la chose qu'au simple effet de l'*imitation* , ou à la réflexion qu'on fait sur l'habileté de l'imitateur quelque excellent qu'il soit. Aristote en a tant dit dans sa Poétique sur la force de l'*imitation* , & il l'a fait avec tant de solidité , qu'il est assez inutile d'en dire davantage sur ce sujet.

S E C T I O N X V I I.

De l'Ambition.

QUOIQUE l'*imitation* soit un des grands moyens qu'emploie la Providence pour por-

ter notre nature à sa perfection, cependant si les hommes s'y addonnoient entièrement, qu'ils se suivissent les uns les autres, & cela toujours sans interruption, il est aisé de voir qu'ils ne se perfectionneroient jamais en aucune façon. Il faudroit, suivant les loix communes de la nature, que les hommes restassent, comme font les brutes, les mêmes à la fin, qu'ils sont aujourd'hui, & qu'ils ont été au commencement du monde. Dieu a voulu à cet égard distinguer l'homme des autres animaux, il lui a donné de l'*ambition*, ce sentiment qu'accompagne ordinairement une satisfaction qui vient de la supériorité qu'on a sur ses semblables, dans des choses qu'ils estiment réellement. C'est cette passion qui porte les hommes à se signaler de tant de façons, & qui tend à rendre si agréable tout ce qui fait naître dans l'homme l'idée de cette distinction. Elle a été portée au point que des hommes accablés de malheurs ont trouvé de

la consolation à être les plus malheureux. Il est certain que quand nous ne pouvons pas nous distinguer par quelque chose d'excellent, nous cherchons à nous procurer un plaisir équivalent par quelques infirmités, quelques folies particulières, quelques défauts d'une espèce, ou d'une autre. C'est d'après ce principe que la flatterie prévaut tant; car la flatterie n'est que ce qui excite dans l'esprit de l'homme une idée de préférence qu'il n'a pas. Tout ce qui, sur de bons, ou de mauvais fondemens, tend à élever un homme au dessus de ce qu'il se croyoit, produit à l'esprit humain une espèce de triomphe qui lui est fort agréable, & dont il s'enorgueillit ordinairement. Cet orgueil ne s'apperçoit jamais mieux, il n'agit jamais avec plus de force que, lorsque sans courir de danger, nous pouvons nous familiariser avec des objets terribles; l'esprit s'arroge toujours une partie de la dignité & de l'importance de ces mêmes objets. C'est

là ce qui a fait remarquer à Longin cette gloire , & ce sentiment de grandeur , dont on est toujours rempli intérieurement , quand on lit dans les Poètes & les Orateurs des passages sublimes. C'est aussi ce que tout homme doit avoir senti en lui-même dans des occasions semblables.

S E C T I O N X V I I I .

Récapitulation.

RÉDUISONS tout ce que nous avons dit , à quelques points clairs , & distincts les uns des autres. Les passions qui regardent la conservation de soi-même , roulent sur le danger & la douleur ; elles sont simplement douloureuses , quand leurs causes nous affectent immédiatement ; elles nous donnent du *contentement* , lorsque nous avons une idée de dou-

leur & de danger , fans être positivement dans ces circonstances. Ce *contentement* , je ne l'ai pas appelé *plaisir* , parce qu'il roule sur la douleur , & qu'il est assez différent de toute idée de plaisir positif. Tout ce qui donne lieu à ce *contentement* , je l'appelle *sublime*. Les passions les plus fortes sont celles qui regardent la conservation de soi-même

Le second objet auquel on rapporte les passions quant à leur cause finale , est la *société*. Il y a deux sortes de sociétés. La première est la société des sexes. La passion qui y a rapport est l'amour , & elle est mélangée de desirs charnels ; elle a pour objet *la beauté* des femmes. L'autre est la société bien plus étendue de l'homme avec tous les autres animaux. La passion qui y a rapport est une espèce d'amour , une affection qui n'est point du tout mélangée d'aucun plaisir charnel ; elle a pour objet *la beauté* : c'est le nom que je donnerai à toutes les qualités des choses qui

produisent en nous un sentiment d'affection, de tendresse, ou quelque autre passion qui leur ressemble le plus. L'amour ne prend sa source que dans le plaisir positif; il est comme tout ce qui vient du plaisir, sujet à se trouver mélangé d'une espèce d'inquiétude, & c'est quand l'idée de son objet se trouve unie en même tems dans l'esprit avec l'idée de l'avoir perdu sans ressource. Je n'ai point appelé douleur, cette sensation mélangée de plaisir, parce qu'elle roule sur le plaisir positif, & qu'elle est, tant dans sa cause que dans la plupart de ses effets, d'une nature entièrement différente.

Après la passion générale que nous avons pour la société, & le choix dans lequel nous dirige le plaisir que nous trouvons dans l'objet, la passion particulière renfermée dans cette classe sous la dénomination de *sympatie*, est celle qui a le plus d'étendue. La nature de cette passion est de nous mettre à la place
de

de quelqu'un dans quelque circonstance qu'il soit, & de nous affecter de même que lui ; elle peut donc par là, selon que l'occasion l'exige, rouler sur la douleur ou le plaisir, mais avec les modifications dont j'ai fait mention dans certains cas de la Section II. Quant à l'*imitation*, & à l'*ambition*, il n'est pas nécessaire d'en rien dire de plus.

SECTION XIX.

Conclusion.

UNE recherche de la nature de celle dont il s'agira dans la seconde partie de cet ouvrage, demandoit des notions, des remarques préliminaires, qui lui servissent d'introduction ; j'ai cru devoir parcourir méthodiquement nos passions les plus dominantes afin de mieux y préparer le lecteur. Les

Tome I.

H

passions dont j'ai parlé, sont presque les seules qu'il soit nécessaire d'examiner en conséquence du système que je propose. Je ne prétends pourtant pas dire que les passions ne sont point variées, & qu'elle ne méritent point dans toutes leurs différentes branches, la recherche la plus exacte. Plus nous examinons attentivement l'esprit humain, plus nous trouvons par tout des traces de la sagesse de celui qui l'a formé. L'étude des passions que je regarde comme les organes de l'esprit, ne dévoile pas moins à l'homme la grandeur du Dieu qui l'a créé, que ne fait la connoissance de l'harmonie qu'il a établie entre toutes les parties de son corps & leur usage; elles lui procurent l'une & l'autre, le double avantage de savoir, suivant les bornes prescrites à son entendement, combien le Créateur est grand & parfait dans ses ouvrages, & de les admirer sans cesse. C'est à lui qu'il faut que nous rapportions tout ce que nous trouvons de juste, de bon, &

de beau en nous. Sa sagesse & son pouvoir se manifestent jusques dans notre propre foiblesse, dans notre imperfection : quand nous les voyons dans tout leur éclat, nous sommes remplis de crainte & de respect ; nous en adorons la profondeur & l'étendue, lorsque nous nous trouvons égarés, perdus dans nos recherches. Nous pouvons examiner les ouvrages du Tout-Puissant, en faire l'objet de nos réflexions, mais nous ne devons pas oublier que nous sommes ses créatures ; nous pouvons nous élever jusqu'au pied de son trône, mais ce doit être pour lui faire l'hommage de notre existence. Il faut que l'élévation de l'ame soit le but principal de nos études ; si elles ne nous y font pas parvenir en partie, elles nous servent à fort peu de chose. Je croirois qu'il ne suffit pas de se proposer ce but important ; si nous voulons raisonner de nos passions d'après des principes surs & solides, il seroit nécessaire d'examiner sur quoi elles roulent. Ce

n'est pas assez non plus de les connoître en général ; pour les affecter avec une certaine délicatesse , ou pour bien juger de tout ce qui peut y faire parvenir , il faut connoître les bornes exactes de leurs juridictions , il faut les suivre dans toutes leurs différentes opérations , & pénétrer les parties les plus secrètes de notre nature , celles qui pouroient paroître inaccessibles , impénétrables ,

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.

On s'assure quelquefois sans tout cela , quoique d'une manière confuse , de la vérité de son ouvrage , mais alors on ne peut jamais avoir de règle certaine pour se conduire ; l'on ne peut pas non plus rendre ses propositions assez claires pour les autres. Il est des Poètes , des Orateurs , des Peintres , & autres qui cultivant telle , ou telle branche des arts libéraux , sans le secours de cette connoissance critique , ont assez bien réussi dans leurs différentes sphères , & qui y réussiront

toujours ; on a vu des Artistes qui ont inventé & exécuté des machines , sans avoir une exacte connoissance de leurs principes ; j'avoue qu'il est fort ordinaire que l'on se trompe dans la théorie , & que l'on soit juste dans la pratique ; & il est heureux pour nous que la chose soit ainsi ; souvent même tel , ou tel homme agit bien suivant ses sensations , qui partant d'un principe , en raisonne mal après ; tout cela est vrai ; mais comme il nous est impossible d'éviter de tomber dans de pareils raisonnemens , ainsi qu'il l'est d'empêcher qu'ils n'influent sur nous quand il s'agit de pratique, nous devons certainement bien prendre la peine de les faire justes , & de les appuyer sur la base la plus sûre, l'expérience. Les Artistes sur lesquels nous pourrions & devrions le plus compter ici , se sont trop livrés à la pratique. Les Philosophes n'ont pas fait beaucoup plus qu'eux , ou ce qu'ils ont fait , n'a été pour la plupart du tems que dans la vue de suivre leurs systèmes & les

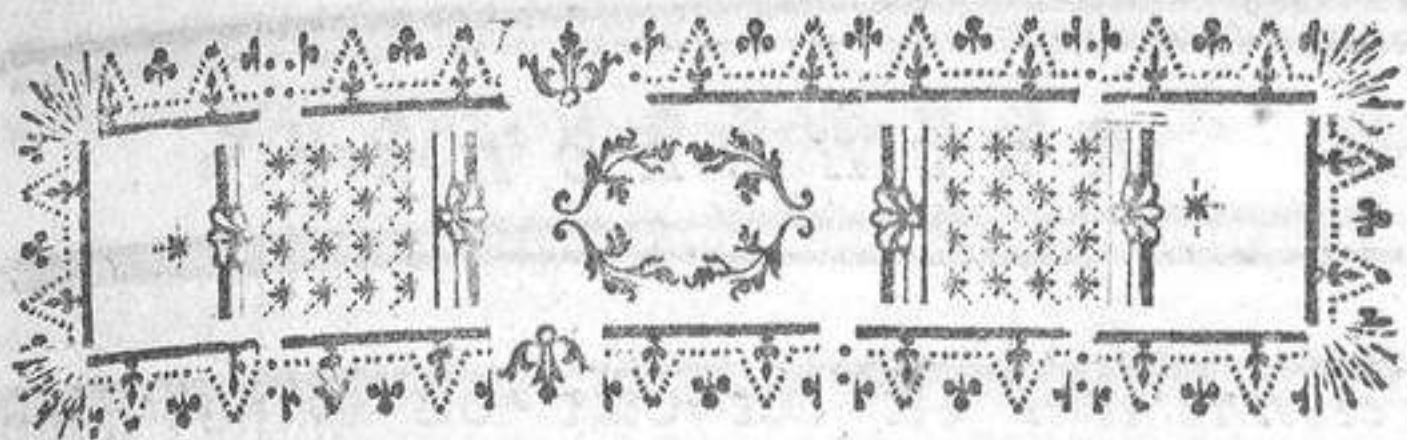
projets qu'ils avoient formés. Quant à ceux qu'on appelle Critiques, ils ont cherché en général les règles de l'art, où ils ne le devoient pas, dans des Poèmes, des Tableaux, des Gravures, des Statues, des Edifices. L'art ne peut jamais donner les règles qui font, qui constituent l'art. Voilà, je crois, la raison pour laquelle les Artistes en général, & les Poètes principalement, se sont trouvés renfermés dans une sphère si étroite; ils ont été plutôt imitateurs les uns des autres, que de la nature; ils l'ont été avec une uniformité si exacte, & si fidèle, ils ont puisé leurs modèles dans une antiquité si reculée, qu'il est difficile de dire qui a établi le premier la règle. Les Critiques les suivent, ils puisent à la même source, c'est pourquoi, comme guides, ils font peu. Le jugement que je porte sur une chose, est comme imparfait, si je ne la compare qu'à elle-même. Je crois devoir avancer que les véritables règles de l'art sont au pouvoir

de tous les hommes. Les choses les plus ordinaires & les moins considérables dans la nature, quelque légèrement qu'on les observe, donnent les jours les plus lumineux, les plus vrais, tandis qu'avec la plus grande sagacité, l'industrie la plus fine, si nous négligeons cette observation, nous restons absolument dans les ténèbres, ou ce qu'il y a de pis, nous nous laissons conduire par de fausses lumières que l'on doit regarder comme des feux follets qui nous amusent, & nous égarent insensiblement. En fait de recherches, on a presque tout, quand on est une fois dans le bon chemin. Je fais que c'est peu de chose que ces observations considérées en elles-mêmes, & je n'aurois jamais pris la peine de les arranger; j'aurois encore bien moins risqué de les rendre publiques, si je n'étois pas convaincu qu'il n'y a rien qui tende plus à corrompre la science que de la laisser comme croupir. C'est une liqueur souveraine qu'il faut bien re-

H iv

muer , bien battre , pour la mettre en état de réaliser ses vertus. L'homme qui dans son travail , va au delà de la surface des choses , quoiqu'il se trompe , fraie pourtant le chemin aux autres , il le leur rend facile ; il peut quelquefois arriver que ses erreurs , ses méprises même , servent à la cause de la vérité. Dans les parties qui suivront cette première , j'examinerai quelles sont les choses qui produisent en nous les affections du Sublime & du Beau ; comme dans celle-ci j'ai examiné ces affections mêmes. Je ne demande qu'une grace , c'est qu'on ne juge aucune partie seule , & indépendamment du reste. Je n'ignore pas que je n'ai point disposé mes matériaux de manière à soutenir l'épreuve d'une contreverse captieuse. Je compte donc sur un examen doux , tel que je suis dans le cas de l'espérer de la part de ceux qui aiment la vérité , & qui lui font toujours un accueil favorable.

Fin de la première Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des idées que nous avons
du Beau & du Sublime.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la passion que produit le Sublime.



A passion que produit ce qu'il y a
de grand & de sublime dans la na-
ture , lorsque ces causes agissent
avec le plus de force , est l'étonnement.

L'*étonnement* est cet état où l'ame saisie d'horreur jusqu'à un certain point, voit tous ses mouvemens comme suspendus (1), Dans cette circonstance l'esprit se trouve si rempli de son objet, qu'il ne peut, ni se livrer à aucun autre, ni par conséquent raisonner sur celui qui l'occupe entièrement. C'est de-là que vient le grand pouvoir du Sublime, qui bien loin d'être la conséquence de nos raisonnemens, les prévient, & nous entraîne sans que nous puissions nous y refuser. L'*étonnement* est donc, comme je l'ai dit, l'effet du sublime dans son plus haut point; l'admiration & le respect ne sont que des effets subordonnés à ce premier.

(1) Part. 1. Sect. 3. 4. 7.



SECTION II.

De la Terreur.

IL n'est point de passion qui ôte à l'esprit le pouvoir qu'il a d'agir & de raisonner, comme fait la peur (1). La peur est la crainte de la douleur, ou de la mort. Son effet est donc en quelque façon le même que celui que produit la douleur positive. Il s'ensuit de-là que tout ce qui est terrible, à l'égard de la vue, est pareillement sublime, soit que cette cause de *terreur*, soit accompagnée de la grandeur des dimensions, ou non; car il est impossible de regarder comme de peu de conséquence, de peu digne d'attention, quelque chose qui peut être dangereux. Il est beaucoup d'animaux qui, quoique fort éloignés d'être

(1) Part. 4. Sect. 3. 4. 5. 6.

d'une certaine grandeur , peuvent pourtant produire des idées du sublime , parce qu'on les regarde comme des objets de *terreur* ; tels sont les serpens , les animaux envenimés de toutes les espèces. Si même à des choses grandes & vastes , nous ajoutons une idée accidentelle de *terreur* , elles deviennent sans comparaison bien plus grandes encore. Qu'on se représente une plaine unie, d'une vaste étendue , cette idée n'est pas peu considérable ; la perspective qu'on se fait d'une pareille plaine pourra égaler l'immensité de l'Océan ; jamais pourtant elle ne remplira l'esprit de rien d'aussi vaste que l'Océan même. Cela doit s'attribuer à différentes causes , dont la plus considérable est sans contredit l'idée terrible, épouvantable, que présente ce vaste amas d'eaux qui entourent le globe de la terre. En effet la *terreur* dans tous les cas , quels qu'ils soient , est le premier principe du sublime , soit qu'on l'apperçoive , ou non. Il y a plu-

fleurs langues qui prouvent incontestablement l'affinité de ces deux idées. On y fait souvent usage du même mot pour exprimer indifféremment les modes de l'étonnement, ou de l'admiration, & ceux de la terreur. *Θαυλος*, signifie en Grec, ou la peur, ou l'étonnement : *δεινος*, veut dire terrible & vénérable ; *Αιδεω* craindre, ou respecter. *Vereor*, en Latin, rend le mot Grec *Αιδεω*. Les Romains se servoient du verbe *Stupeo*, qui rend avec force l'état d'un esprit étonné, pour exprimer l'effet ou de la simple peur, ou de l'étonnement. Le mot *Attonitus*, *Thunderstruck*, faisi d'étonnement, rend également l'alliance de ces idées ; & le François par le mot *étonnement*, comme l'Anglois par les mots *astonishment*, & *amazement*, ne désigne-t'il pas avec la même clarté les mouvemens analogues qui sont la fuite de la peur & de l'étonnement ? Je ne doute pas que ceux qui ont une connoissance plus générale des lan-

gues, ne pussent produire un plus grand nombre d'exemples aussi frappans que ceux que j'ai rapportés.

S E C T I O N I I I.

De l'obscurité.

L'OBSCURITÉ (1) paroît en général nécessaire, quand il s'agit d'ajouter à la terreur qu'inspire telle, ou telle chose. Lorsque nous connoissons toute l'étendue d'un danger, que nous pouvons y accoutumer nos yeux, la crainte qu'il inspire, se dissipe en partie. Il suffiroit pour s'en convaincre, d'examiner combien la nuit ajoute à la terreur, dans tous les cas de danger, & jusqu'à quel point les notions d'esprits & de spectres, dont person-

(1) Part. 4. Sect. 14. 15. 16.

ne ne peut se former d'idées claires , affectent ceux qui ajoutent foi à des contes populaires touchant ces espèces d'êtres. Dans les gouvernemens despotiques qui sont fondés sur les passions des hommes , & principalement sur la crainte , on dérobe , autant qu'il est possible , le chef aux yeux du public. Telle a été la politique de la religion des Anciens dans biens des cas. Presque tous les Temples Payens étoient sombres. Aujourd'hui même les Sauvages d'Amérique tiennent leur Idole dans un coin obscur de la cabane qui est consacrée à son culte. C'est pareillement pour cela que les Druides faisoient leurs cérémonies au milieu des bois les plus épais & les plus sombres , & à l'ombre des chênes les plus vieux & les plus branchus. Personne ne paroît avoir mieux eu le secret de présenter des choses terribles , d'en augmenter l'horreur , si je puis m'exprimer ainsi , de les mettre dans leur plus grand jour , par le

moyen d'une *obscurité* judicieusement ménagée, que Milton. La description qu'il fait de la mort dans son second livre du Paradis perdu, est admirablement bien travaillée. C'est une chose étonnante, inconcevable même, que cette pompe ténébreuse, cette incertitude si marquée, & si expressive dans les traits qu'il trace, & ce coloris inimitable qu'il emploie, pour faire le portrait de la terreur des terreurs.

The other shape

If shape it might be called that shape had none
 Distinguishable, in member, joint, or limb;
 Or substance might be called that shadow seemed,
 For each seemed either; black he stood as night;
 Fierce as ten furies; terrible as hell;
 And shook a deadly dart. What seemed his head
 The likeness of a kingly crown had on.

Milt. P. P. l. 2.

» L'autre figure, si l'on peut nommer
 » ainsi ce qui n'avoit point de forme dis-
 » tincte dans ses membres, ou dans ses join-
 » tures, ou qu'on puisse appeller substance
 » ce

» ce qui ressembloit à peine à une ombre ,
» car on pouvoit les prendre l'une pour l'au-
» tre ; cette figure , dis-je , égaloit la nuit
» en noirceur ; féroce comme dix furies ,
» terrible comme l'enfer , elle branloit un
» dard meurtrier , & portoit sur ce qui pa-
» roissoit être sa tête , une espèce de couronne
» royale.

— Tout dans cette description n'est-il pas
sombre , douteux , confus , terrible , & subli-
me au plus haut point ?

SECTION IV.

*De la différence qui se trouve entre la
Clarté & l'Obscurité , à l'égard
des passions.*

RENDRE une idée claire , & faire qu'elle
affecte l'imagination , sont deux choses bien

Tome I.

I

distinctes. Que je dessine un palais , ou un temple , ou un païsage , par-là je présente une idée fort claire de ces objets ; mais alors , donnant à l'effet de l'imitation qui est quelque chose , tout ce qu'il mérite , mon dessein ne peut affecter tout au plus que comme le palais , ou le temple , ou le païsage , auroit fait dans la réalité. D'un autre côté la description verbale que je puis en donner , quelque vive , quelque animée qu'elle soit , ne présente qu'une idée fort obscure & fort imparfaite de ses objets ; mais il est toujours en mon pouvoir de produire en les décrivant une émotion plus forte que je ne pourois faire , quelque bien que je les dessinasse , ou que je les peignisse. L'expérience le prouve continuellement. La vraie manière de faire passer les affections de l'esprit d'une personne dans une autre , c'est de se servir des organes de la voix , de la parole. Tout autre moyen de communication est insuffisant. Bien loin même que

la *clarté* des images soit absolument nécessaire pour agir sur les passions , on peut le faire avec un grand succès , même sans en présenter aucune , & cela par le moyen de certains sons adaptés à cet effet. Nous en avons une preuve suffisante dans les puissans effets de la musique instrumentale , effets dont le pouvoir est si universellement reconnu. Dans la réalité , une grande *clarté* n'est que d'un fort petit secours pour affecter les passions , puisqu'elle est en quelque façon ennemie de toutes sortes d'entousiasmes.

Il se trouve dans l'Art Poétique d'Horace deux vers qui paroissent contredire cette opinion ; c'est ce qui fera que je prendrai un peu plus de peine afin de la rendre claire. Il dit :

Segniùs irritant animos demissa per aures
Quam quæ sunt oculis demissa fidelibus.

Hor. A. P.

” Ce qui ne frappe que les oreilles , fait

I ij

» moins d'impression sur l'esprit , que ce qui
» frappe les yeux.

C'est sur ce sentiment que M. l'Abbé Dubos appuie sa critique. Il y donne la préférence à la Peinture sur la Poésie , dans les cas où il s'agit d'émouvoir les passions ; & il se croit fondé sur ce qu'elle représente les idées avec beaucoup plus de *clarté*. Je crois que cet excellent juge n'a donné dans cette méprise , si c'en est une , qu'en conséquence de son système , auquel il l'a trouvée plus conforme , à ce que j'imagine , que ne le prouvera l'expérience. Je connois bien des personnes qui aiment la peinture , qui l'admirent , & qui pourtant ne regardent ces objets de leur admiration qu'avec une certaine froideur , si on la compare à la chaleur qui les anime , quand elles lisent des morceaux pathétiques , soit de poésie , soit d'éloquence. Il ne m'a jamais paru que dans les gens ordinaires , la peinture eût beaucoup d'influence sur leurs

passions. Il est vrai que la connoissance raisonnée des meilleurs morceaux de peinture, ou de poésie, n'est pas du ressort des personnes qui se trouvent dans cette sphère. Il est du moins très certain que leurs passions peuvent être fortement émues par un Ministre fanatique. Le Chevy-chase (1), ou les enfans dans le bois (2), & plusieurs autres petites pièces de poésie, ou Contes, faits pour le bas peuple, & qu'il accueille toujours si bien, produisent le même effet. Je ne crois pas qu'il en soit de même d'aucun tableau, bon, ou mauvais. La Poésie donc malgré toute son *obscurité*, exerce sur les passions un empire plus étendu & plus puissant que ne fait la peinture. Il y a, à ce que je pense, des rai-

(1) Vaudeville Anglois. *Voy.* le Spectateur Anglois.

(2) Autre Vaudeville Anglois dans le gout des Contes des Fées.

sons dans la nature pour lesquelles l'*obscurité* dans une idée, quand elle est ménagée comme il convient, affecte plus que ne feroit la *clarté*. C'est en général parce que nous ne connoissons pas bien les choses, que nous les admirons, qu'elles nous étonnent; c'est ce qui fait principalement agir nos passions. Les causes les plus frappantes n'affectent que fort peu, quand on les connoit bien, qu'on est instruit. Tel est le cas du vulgaire, tel est celui de tous les hommes à l'égard de ce qu'ils n'entendent point. Les idées d'éternité, d'infinité, sont du nombre de celles qui nous affectent le plus; & cependant il n'y a peut-être rien que nous entendions si peu que l'infinité & l'éternité. Nous ne voyons en aucun endroit de description plus sublime que celle qui se trouve dans Milton, & que tout le monde admire avec tant de justice. Il s'agit du portrait de Satan qu'il représente avec toute la dignité qui convient au sujet.

He above the rest
 In shape and gesture proudly eminent
 Stood like a tower ; his form had yet not lost
 All her original brightness, nor appeared
 Less than Archangel ruin'd , and th' excess
 Of glory obscured : as when the sun new ris'n
 Looks trough the horizontal misty air
 Shorn of his beams ; or from behind the moon
 In dim eclipse disastrous twilight sheds
 On half the nations ; and with fear of change
 Perplexes monarchs. *Milt. P. P. l. 1.*

» Satan par sa taille & la fierté de son
 » maintien , les surpassoit tous , comme une
 » tour fort élevée domine tout le país qui
 » l'environne ; sa forme n'avoit pas encore
 » perdu tout son premier éclat ; on recon-
 » noissoit encore l'Archange quoique déchu ,
 » quoiqu'il eût beaucoup perdu de sa gloire :
 » tel au point du jour le soleil se montre à
 » travers le brouillard , ou dans une sombre
 » éclipse , quand caché par la lune il répand
 » sur la moitié des nations un jour qui les
 » épouvante , & allarme les Rois en leur fai-
 » sant craindre des révolutions.

C'est là sans doute un fort beau tableau, & il est très poétique; mais qu'y trouve-t'on? Une tour, un Archange, le soleil qui se lève dans des brouillards, ou qui se trouve éclipsé, la ruine des Rois, & les révolutions de leurs Royaumes. L'esprit est arraché à lui-même par une foule de pensées sublimes, & confuses en même tems, qui n'affectent que parce qu'elles se trouvent comme entassées confusément les unes sur les autres. Séparez-les, vous perdrez beaucoup de leur sublimité. Liez-les, & vous en détruisez infailliblement la clarté. Les images que produit la poésie sont toujours de cette *obscurité*; cependant en général on ne doit attribuer en aucune façon les effets de la poésie aux images qu'elle présente. C'est un point que nous examinerons plus au long dans la suite (1). Mais la peinture, sans compter le plaisir de

(1) Part. 5.

l'imitation , ne peut affecter que simplement par les images qu'elle offre ; & encore dans la peinture même , une *obscurité* judicieuse dans certaines choses ne contribue pas peu à l'effet du tableau , parce que les images en peinture sont exactement semblables à celle de la nature , & que dans la nature les images sombres , confuses , & douteuses , ont plus de pouvoir sur l'imagination pour produire de plus grandes passions , que celles qui sont plus claires & plus déterminées. Mais il faut savoir où , & quand , on peut appliquer cette observation à la pratique , & jusqu'où elle peut s'étendre. C'est ce qui se déduira mieux de la nature du sujet & de la circonstance , que d'aucunes règles que l'on puisse donner.

Je fais que cette idée a déjà rencontré des contrariétés , & que vrai-semblablement bien des personnes la rejettent encore. Mais je demanderois que l'on remarquât qu'il y a à

peine quelque chose qui frappe l'esprit par sa grandeur, qui n'approche pas un peu de l'infinité. Rien ne peut produire cet effet, tant que nous pouvons en appercevoir les bornes. Voir un objet distinctement, & en découvrir les bornes, ne sont qu'une & même chose. Il s'ensuit delà qu'une idée claire n'est en d'autres termes qu'une petite idée. On trouve dans le Livre de Job un passage étonnant par sa sublimité. C'est à la terrible incertitude qui y est décrite que l'on doit attribuer principalement cette idée.

» Dans l'horreur d'une vision nocturne,
» lorsque le sommeil assoupit davantage tous
» les sens des hommes, je fus saisi de crainte
» & de tremblement, & la frayeur pénétra
» jusques dans mes os : un esprit se présenta
» devant moi, & les cheveux m'en dressè-
» rent à la tête : je vis quelqu'un dont je ne
» connoissois point le visage ; un spectre pa-
» rut devant mes yeux, & j'entendis une

» voix foible, comme un petit souffle, qui me
» dit, l'homme comparé à Dieu sera-t'il jus-
» tifié, & sera-t'il plus pur que celui qui l'a
» créé? *Job. chap. 4.*

N'est-ce pas avec toute la majesté possible que nous sommes préparés à la vision? Nous sommes d'abord épouvantés, & ensuite nous appercevons la cause obscure de notre émotion; mais quand cette grande cause de terreur se développe, comment la voyons-nous? Elle est entourée des ombres de son *obscurité* incompréhensible; nous la voyons plus majestueuse, plus terrible, plus frappante que la description la plus vive, & la peinture la plus distincte, n'auroient pu la représenter. Lorsque les peintres ont essayé de nous rendre avec *clarté* ces idées terribles qu'enfante l'imagination, je crois qu'ils ont toujours échoué dans leur projet. En effet, je n'ai jamais sçu, si dans tous les tableaux de l'enfer que j'ai vus, ceux qui les avoient faits ne s'étoient pas

proposé de présenter des objets amusans. Plusieurs Peintres ont traité un sujet de cette espèce, dans la vue sans doute de rassembler autant de phantômes horribles que leur imagination pouvoit leur en suggérer. Toutes les estampes de la tentation de Saint Antoine que le hazard m'a fait rencontrer, doivent plutôt amuser par leurs descriptions singulièrement grotesques & extraordinaires, que de faire naître une passion sérieuse & réfléchie. La poésie est fort heureuse dans tous ces sujets. Ses apparitions, ses chimères, ses harpies, ses figures allégoriques sont grandes, & elles affectent. Quoique la Renommée de Virgile, & la Discorde d'Homère, soient obscures, ce sont des figures magnifiques. Elles seroient assez claires en peintures, il est vrai, mais je craindrois qu'elles n'y devinssent ridicules.

SECTION V.

Du Pouvoir.

OUTRE les choses qui suggèrent directement des idées de danger, & celles qui, par des causes mécaniques, produisent le même effet, je ne connois rien de sublime qui ne soit une modification du *pouvoir*. Cette branche vient aussi naturellement de la terreur que les deux autres ; & cette terreur est le fonds général de tout ce qui est sublime. L'idée du *pouvoir* au premier coup d'œil, paroît être du nombre de ces idées indifférentes qui appartiennent également, ou au plaisir, ou à la douleur. Cependant la sensation qui vient de l'idée d'un grand *pouvoir*, est réellement fort éloignée de ce caractère neutre. Car il faut d'abord que nous nous souvenions que l'idée de la douleur dans son plus haut point, est bien plus

forte que celle du plus grand plaisir , & qu'elle conserve la même supériorité dans toutes les gradations subordonnées. C'est de là que, quand ce sont en quelque façon les mêmes hazards pour les degrés égaux de douleur, ou de plaisir, l'idée de la douleur doit toujours l'emporter sur celle du plaisir. En effet les idées de douleur, & sur-tout celles de la mort, affectent au point que, tant que nous sommes en présence de tout ce qui est supposé avoir le pouvoir de faire l'une ou l'autre, il est impossible que nous soyons tout à fait à l'abri de la terreur. De plus nous savons par expérience qu'il n'est point du tout nécessaire de faire de grands efforts, de mettre en usage un grand *pouvoir* pour jouir du plaisir. Nous savons pareillement que ces efforts contribueroient en grande partie à détruire notre satisfaction : car il faut prendre le plaisir pour ainsi dire à la dérobée, & non pas le forcer. Il ne marche qu'à la suite de la volonté ; aussi le

devons-nous généralement à des choses d'une force très inférieure à la nôtre. Pour la douleur, elle nous vient toujours par un *pouvoir* en quelque façon supérieur, parce que nous ne nous soumettons jamais volontiers à la douleur. Ainsi la force, la violence, la douleur, & la terreur, sont des idées qui s'emparent toutes de l'esprit dans le même instant. Jettons les yeux sur un homme, ou sur tout autre animal d'une force prodigieuse; quelle est l'idée qui précédera la réflexion? nous représenterons-nous cette force comme devant servir, dans quelque sens que ce soit, à nos besoins, ou à nos plaisirs, ou bien à nous procurer de l'aisance? Non, assurément. L'émotion que nous sentirons fera un effet de la crainte que nous aurons d'abord, que cette force énorme ne soit employée à la rapine, ou à la destruction. Ce *pouvoir* tire toute sa sublimité de la terreur qui généralement l'accompagne. C'est ce que fera voir

évidemment son effet dans le petit nombre de circonstances , où il est possible de le priver d'une grande partie de la force qu'il peut avoir pour faire du mal. Qu'on l'en prive , on lui ôte tout ce qu'il a de sublime , & dès-lors il perd toute son importance. Un bœuf est un animal extrêmement fort , mais c'est un animal innocent , & très utile ; il n'est point du tout dangereux ; c'est aussi pour cette raison là que l'idée d'un bœuf n'est point une idée sublime. Le taureau est un animal également fort , mais sa force est d'une autre espèce ; pour la plupart du tems elle est très destructive , & rarement , au moins chez nous , l'emploie-t'on à des travaux utiles. L'idée que l'on a d'un taureau , est sublime , & souvent elle trouve place dans des descriptions sublimes , dans des comparaisons élevées. Examinons un autre animal pareillement fort , sous les deux jours distincts sous lesquels nous pouvons le considérer. Le cheval re-
gardé

gardé comme animal utile , propre à tirer la charue , bon pour courir la poste , & excellente bête de somme ; le cheval vu dans tous les cas où il peut être utile à la société , n'a rien du sublime. Nous sommes affectés bien différemment par celui « dont la crinière en se hé-
 » rissant , fait entendre un bruit semblable à
 » celui du tonnère , qui par le souffle fier de
 » ses narines répand la terreur , qui écume ,
 » frémit , & semble manger la terre , & qui
 » est intrépide au son des trompettes qu'il
 » entend. *Job. chap. 39.*

Dans cette description l'utilité du cheval disparoit entièrement , le terrible & le sublime se présentent ensemble , & frappent seuls. Nous sommes continuellement entourés d'animaux d'une force considérable , mais qui ne sont pas dangereux. Ce n'est point parmi ces animaux que nous cherchons le sublime ; il ne nous frappe que dans les forêts que le soleil perce à peine , dans les déserts où l'on

n'entend que des hurlemens , sous la figure , ou d'un lion , ou d'un tigre , ou d'une panthère, ou d'un rinocéros. Toutes les fois que la force n'est qu'utile , ou qu'elle n'est employée que pour notre plaisir , elle n'est jamais sublime. En effet , nul objet ne peut agir agréablement pour nous , s'il n'agit conformément à notre volonté ; mais pour agir conformément à notre volonté , il faut qu'il nous soit soumis ; par conséquent il ne peut pas être la cause d'une idée grande & sublime. La description de l'âne sauvage dans Job n'est pas peu sublime , & elle ne l'est que parce qu'elle insiste sur sa liberté , & sur ce qu'il défie le genre humain ; autrement la description d'un pareil animal n'auroit eu rien de noble en soi.

» De qui tient-il la liberté , l'âne sauvage ,
» auquel j'ai donné les déserts pour habita-
» tion , & les terres stériles pour retraite ? Il
» méprise l'embarras des villes , il se soucie

» peu de la voix d'un conducteur impérieux.

» *Job. chap. 39.*

La description magnifique de la licorne & du léviatan dans le même Livre est remplie de la même sublimité.

» Le rinocéros voudra-t'il bien vous servir, l'attacherez-vous à la chaîne pour le faire labourer, compterez-vous sur lui à cause de sa grande force ? *Job. chap. 39.*

» Pourez-vous prendre la baleine avec un hameçon ? fera-t'elle avec vous un pacte ? en ferez-vous votre esclave pour toujours ? Qui pouroit la voir sans être épouvanté ? *Job. chap. 40.*

Enfin en quelque'endroit que nous trouvions la force, & sous quelque jour que nous regardions le *pouvoir*, nous remarquerons que le sublime va toujours de compagnie avec la terreur, & qu'une force subordonnée qui ne peut point faire de mal, bien loin qu'on la redoute, n'est qu'un objet d'indiffé-

rence, pour ne pas dire de mépris. Les chiens, dans la plupart de leurs espèces, ont en général un certain degré de force & de vitesse ; ils les emploient, ainsi que plusieurs autres qualités qui sont également avantageuses, ou pour notre commodité, ou pour notre plaisir. De tous les animaux ce sont les plus sociables, ceux qui nous sont le plus attachés, ceux enfin qui méritent le plus qu'on les aime. Cette affection, comme l'amour en général, tient beaucoup plus qu'on ne l'imagine, de la familiarité, disons plus, du (1) mépris ; en effet quoique nous caressions les chiens, nous nous servons de la dénomination qui les caracté-

(1) Le mot Anglois *contempt*, signifie tantôt le mépris qu'inspire le vice, la bassesse, & tantôt l'indifférence que l'on a pour des choses médiocres, le peu de cas qu'on en fait. J'attacherois ici au mot *mépris* à peu près l'idée qu'il présente dans le proverbe qui dit que *la trop grande familiarité engendre le mépris*.

rise , pour faire les reproches les plus forts , pour témoigner le mépris le plus marqué. Je crois même qu'il n'est point de langue , où cette dénomination ne soit pas consacrée au même usage. Les loups à la vérité n'ont pas plus de force que plusieurs espèces de chiens ; mais comme on ne peut pas dompter leur férocité , l'idée d'un loup n'est point méprisable , indifférente ; elle n'est pas non plus exclue des descriptions , des comparaisons grandes & sublimes. C'est ainsi que nous sommes affectés par la force qui est le *pouvoir* naturel. L'idée du *pouvoir* établi dans un Roi , dans un Chef , se trouve liée de la même manière à l'idée de la terreur. Souvent en parlant à des Souverains , on leur donne le titre de Majestés terribles , de Princes formidables. On peut aussi remarquer qu'il y a de jeunes personnes qui ne connoissant le monde que fort peu , & qui n'ayant pas été dans l'habitude d'approcher des Grands , des Ministres ,

K iij

font, lorsqu'elles paroissent devant eux, faibles de crainte & de respect, & perdent l'usage de leurs facultés, ou du moins cet air libre & aisé qui leur est naturel. » Quand je me » préparai à prendre ma place dans la rue, » les jeunes gens me virent, & ils se retirèrent pour aller se cacher. *Job. chap. 29.*

Cette timidité à l'égard du *pouvoir* est en effet si naturelle, elle se trouve si intimement liée à notre tempérament, qu'il est peu de personnes qui puissent la vaincre sans un grand usage du monde, ou sans forcer la nature de leurs caractères. Je connois des gens qui pensent que l'idée du *pouvoir* n'est jamais accompagnée, ni de respect mêlé de crainte, ni de terreur. Ils vont même jusqu'à dire que nous pouvons contempler l'idée de Dieu sans éprouver aucune émotion de cette nature. C'est à dessein que j'ai évité, quand j'ai commencé à examiner le sujet présent, d'introduire l'idée de la grandeur de cet Etre terri-

ble , pour servir d'exemple dans un ouvrage d'aussi peu de conséquence que celui-ci. Cependant elle s'étoit souvent présentée à mon esprit , non pour contredire les notions que j'avois sur cet article , mais au contraire pour m'y confirmer davantage. J'espère que dans ce que je vais dire , on ne m'accusera pas de présomption ; car il est impossible que l'homme puisse parler de l'Être suprême avec la justesse , & l'exactitude qui conviennent. Je dirai donc que la Divinité , quand nous la considérons purement comme objet de l'entendement humain , présente une idée compliquée de *pouvoir* , de *sagesse* , de *justice* , de *bonté* ; ces qualités s'étendent bien au-delà des bornes de notre esprit : en considérant la sublimité de la Divinité sous ce jour abstrait , notre imagination , nos passions ne sont point du tout affectées , ou elles le sont peu. Mais l'état de notre nature veut que nous nous élevions jusques à ces idées pures & intellec-

tuelles par un médium d'images sensibles, & que nous jugions de ces qualités divines, par les actes qui en résultent évidemment; c'est ce qui fait qu'il est fort difficile de débarrasser l'idée que nous avons de la cause, de l'effet qui sert à nous la faire connoître. Ainsi quand nous contemplons la Divinité, ses attributs & leur résultat s'unissent dans notre esprit, ils forment une espèce d'image sensible, & comme tels, ils peuvent affecter l'imagination. Mais lorsque nous nous faisons une idée juste de cette Divinité suprême, quoique tous ses attributs nous paroissent peut-être également grands, c'est pourtant son *pouvoir* qui nous frappe le plus. Il nous faut de la réflexion, des comparaisons, pour parvenir à la connoissance de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, & pour en raisonner; & nous n'avons besoin que d'ouvrir les yeux pour être frappés de son *pouvoir*. Tandis que nous contemplons un objet si vaste, si immense,

sous les yeux de ce Dieu Tout-Puissant, dont la présence universelle nous entoure de tous côtés, nous frémissons de voir la petitesse de notre être, nous sommes comme anéantis devant lui. Quoique les réflexions que nous pouvons faire sur ses autres attributs puissent dissiper une partie de nos craintes, cependant, quelque convaincus que nous soyons de la justice avec laquelle il exerce son *pouvoir*, & de la miséricorde dont il le tempère, nous ne pouvons pas nous défaire entièrement de la terreur qu'inspire naturellement une force à laquelle rien ne peut résister. Si nous nous réjouissons, ce n'est qu'en tremblant. Au moment même où nous sommes comblés de ses bontés, la pensée qu'elles nous viennent d'un Etre Tout Puissant nous fait trembler. Quand le Prophète David contemple les merveilles de la sagesse & du *pouvoir* que l'on remarque dans l'œconomie avec laquelle l'homme a été fait, il pa-

roit faisi d'une espèce de sainte horreur, & il s'écrie, » Je suis fait pour vous craindre, ô » mon Dieu, & pour admirer vos ouvrages.

On lit dans un Poète Payen un sentiment d'une nature tout-à-fait semblable. Horace persuadé & même convaincu que c'est le plus grand effort du courage philosophique de regarder sans terreur, sans étonnement, cet univers qui prouve bien l'immensité, la gloire de celui qui l'a fait, dit,

Hunc solem, & stellas, & decedentia certis
Tempora momentis, sunt qui formidine nullâ
Imbuti spectant. *Hor. Ep. l. 1.*

» Il se trouve des personnes qui voient,
» sans en être frappées, l'admirable mouve-
» ment du soleil, & l'invariable vicissitude
» des saisons qui s'écoulent régulièrement
» dans certains tems.

Lucrèce qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir jamais donné dans ces terreurs qu'engendre la superstition, quand il suppose tout

le mécanisme de la nature étalé par le maître de sa philosophie, ne laisse voir le transport que lui cause la vue de cet ouvrage majestueux qu'il a représenté avec des couleurs si fortes, si vives, en un mot si poétiques, qu'à travers les nuages de l'horreur & de la terreur secrète dont il est saisi.

His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit, atque horror, quod sic natura tuâ vi
Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

Lucrec. l. 3.

» Ces choses me remplissent l'ame d'un
» certain plaisir divin, je l'avoue ; je suis
» saisi d'étonnement, quand je vois avec
» quelle clarté tu as su par la force de ton
» génie, développer la nature entière qui étoit
» auparavant si cachée en elle-même.

L'Écriture Sainte peut seule donner des idées qui répondent à la majesté du sujet. Là, par tout où Dieu est représenté comme paroissant dans sa gloire, & faisant entendre

sa parole aux hommes , tout ce qu'il y a de terrible dans la nature se trouve rassemblé pour augmenter le respect mêlé de crainte qu'inspire la présence de la Majesté Divine. Les Pseaumes , ainsi que les Livres des Prophètes sont tout remplis d'exemples de ce genre.

» La terre fut ébranlée , & les cieux fondirent en eaux devant le Seigneur. *Pseau.*
» 67.

Et ce qu'il y a de remarquable , c'est que ce sont le même coloris & la même majesté, non seulement quand on suppose que Dieu descend pour se venger des méchans , mais même quand il fait voir également son pouvoir en comblant les hommes de ses bontés infinies.

» Tremble , ô terre , devant le Seigneur ,
» devant le Dieu de Jacob , qui changea la
» pierre en des torrents d'eaux , & la roche
» en des fontaines. *Pseau.* 113.

Je ne finirois pas , si je voulois rapporter

tous les passages des Ecrivains, tant sacrés que profanes, qui établissent le sentiment général de tous les hommes sur l'union inséparable du respect mêlé de crainte du à la Divinité, avec les idées que nous avons de cette même Divinité. Il est une maxime qu'il semble que nous devions à ces idées, & que je crois très fautive à l'égard de l'origine de la vraie religion. *Primus in orbe Deos fecit timor.* C'est la crainte qui a fait les premiers Dieux dans l'univers, dit Lucain, qui a bien vu que ces deux idées étoient inséparables, mais qui n'a pas considéré que la notion d'un *pouvoir* suprême doit toujours précéder la terreur qu'il inspire. Il est pourtant vrai que cette terreur doit absolument être la conséquence de l'idée d'un pareil *pouvoir*, quand une fois l'esprit se l'est formée. C'est en conséquence de ce principe que la vraie religion a, & doit avoir ce précieux mélange, ce mélange salutaire de respect & de crainte, & que les autres reli-

gions n'ont en général d'autre fondement que la crainte. Avant que la religion chrétienne eût pour ainsi dire humanisé l'idée de la Divinité, & qu'elle l'eût rapprochée de nous, il étoit peu question du vrai amour de Dieu. Les Sectateurs de Platon n'en parlent que fort légèrement. Pour les autres Ecrivains de l'antiquité payenne, soit Poètes, ou Philosophes, ils n'en ont fait aucune mention. Ceux qui examineront l'attention infinie que doit avoir l'homme, le mépris total qu'il faut qu'il ait pour tout objet périssable, la longue pratique de piété & de contemplation qu'il est obligé d'observer, pour parvenir à aimer Dieu comme il le doit, à l'adorer, verront aisément que ce n'est pas le premier effet, l'effet le plus naturel & le plus frappant que produise cette idée. Nous avons décrit le *pouvoir* dans ses différentes gradations, même jusqu'à celle où se perd enfin notre imagination; nous avons vu la terreur, sa compagne inséparable,

s'avancer du même pas que lui ; nous l'avons vue s'accroître comme lui , du moins autant qu'il nous à été possible de l'appercevoir ; il n'est donc pas douteux que le *pouvoir* ne soit une des principales sources du sublime. Cette section fait voir évidemment d'où il tire sa force , & dans quelle classe d'idées il faut le placer.

SECTION VI.

De la Privation.

TOUTES les *privations* générales sont sublimes , parce qu'elles sont toutes terribles ; tels sont le vuide , les ténèbres , la solitude , le silence. Que de feu & d'imagination , que d'exactitude & de jugement dans Virgile , quand il rassemble ces circonstances , où il fait que toutes les images majestueuses & terri-

bles doivent être réunies , à la bouche de l'Enfer , où avant que de dévoiler les secrets du vaste abîme , il paroît être faisi de l'horreur qu'inspire ce séjour des morts , & se retirer étonné de la hardiesse de son projet.

Dii quibus imperium est animarum , umbræque silentes!
 Et Chaos , & Phlegeton ! loca nocte silentia late!
 Sit mihi fas audita loqui ; sit numine vestro
 Pandere res altâ terrâ & caligine mersas.
 Ibant obscuri , solâ sub nocte , per umbram ,
 Perque domos ditis vacuas , & inania regna.

Virg. En. l. 6.

» Dieux de l'empire des Morts , Ombres
 » paisibles , Chaos , Phlégéton , vastes lieux
 » où regnent la nuit & le silence , souffrez
 » que je raconte ce que j'ai entendu , & que
 » je révèle des secrets ensevelis dans les té-
 » nébreux abîmes de la terre. Ils marchaient
 » seuls dans le vaste empire de Pluton , dans
 » ces lieux deserts & obscurs , habités par
 » de vaines Ombres , tels que des voyageurs
 » qui

» qui traversent pendant la nuit une sombre
» forêt.

SECTION VII.

De la Grandeur quant à l'étendue.

LA grandeur (1) dans les dimensions produit souvent le sublime. La chose est trop évidente, & la remarque trop commune pour qu'il soit besoin d'avoir recours à des exemples. Mais il n'est pas si ordinaire de remarquer de quelle manière la grandeur dans les dimensions, l'immensité dans l'étendue, ou dans la quantité, produisent l'effet le plus frappant. En effet, il est certain qu'il y a des manières & des modes avec lesquels la même quantité d'étendue produira de plus

(1) Part. 4. Sect. 9.

grands effets, qu'on ne trouve qu'elle fait dans d'autres. On considère l'étendue, ou quant à la longueur, ou quant à la hauteur, ou quant à la profondeur. C'est la première qui frappe le moins; un terrain uni de cinquante, ou soixante toises de long, ne produira jamais l'effet d'une tour de soixante toises de haut, ou d'un rocher, ou d'une montagne de la même hauteur. J'imaginerois pareillement que la hauteur est moins sublime que la profondeur. Je croirois que nous sommes plus frappés de voir d'en haut le fonds d'un précipice que de regarder d'en bas un objet de la même hauteur; je ne l'assurerois pourtant point. La perpendiculaire a plus de force pour produire le sublime, que n'en a un plan incliné; & les effets d'une surface raboteuse & fort inégale, paroissent à cet égard supérieurs à ceux d'une surface unie & polie. Ce seroit nous écarter de notre sujet que d'entrer ici dans l'examen de la cause de ces apparences, qui certainement don-

nent ample matière à spéculation. Je me con-
 tenterai donc d'ajouter à ces remarques sur la
grandeur quant à l'étendue, que comme la
 dimension poussée à son plus haut point est
 sublime, la petitesse réduite au plus bas, l'est
 pareillement en quelque façon. Quand nous
 réfléchissons à la divisibilité infinie de la ma-
 tière, quand nous examinons la vie animale
 jusques dans ces êtres qui, quoiqu'extrême-
 ment petits, sont pourtant organisés, & qui
 échappent à la recherche la plus exacte, & la
 plus fine de nos sens; quand nous poussons
 nos découvertes encore plus loin, que nous
 considérons des êtres plus petits de tant de dé-
 grés, ceux enfin qui approchent encore plus
 des derniers échelons de l'échèle de l'existen-
 ce, ces atômes presqu'invisibles que nos sens
 & notre imagination peuvent à peine tracer,
 & dans lesquels ils se perdent, nous res-
 tons étonnés des merveilles de la petitesse,
 nous sommes confondus; nous ne pouvons
 L ij

pas non plus distinguer dans son effet cet extrême de la petitesse, de celui de la *grandeur* même considérée quant à l'étendue. En effet, il faut que la division, ainsi que l'addition soit infinie, parce qu'on ne peut pas plus parvenir à l'idée d'une unité parfaite, qu'à celle d'un tout complet auquel il n'est pas possible de rien ajouter.

S E C T I O N V I I I .

De l'Infinité.

IL est encore une autre source du sublime, c'est *l'infinité*, supposé qu'elle n'appartienne pas plutôt en quelque façon à la grandeur quant à l'étendue. *L'infinité* tend à remplir l'esprit de cette espèce d'horreur qui donne du *contentement*, & qui est l'effet le plus naturel, & la preuve la plus évidente, du sublime. A peine y a-t'il des choses qui, réelle-

ment infinies , ou telles par leur nature , puissent devenir des objets de nos sens. Mais comme l'œil ne peut pas appercevoir les bornes de bien des choses , elles paroissent être infinies , & elles produisent le même effet , que si elles l'étoient effectivement. Nous nous trompons de même , quand les parties de quelque objet fort étendu , sont portées à un nombre indéfini , de manière que l'imagination ne trouve aucun obstacle qui l'empêche de les étendre à sa volonté.

Toutes les fois que nous répétons souvent une idée , notre esprit par une sorte de mécanisme , la répète long-tems après que la première cause a cessé d'agir (1). Lorsqu'après avoir tourné un certain tems , nous nous arrêtons , tous les objets qui nous environnent , paroissent encore tourner. Après un bruit suivi de quelques heures , comme celui

(1) Part. 4. Sect. 12.

de la chute des eaux, ou celui que font les marteaux quand on forge, l'imagination semble entendre encore le bruit de ces marteaux, & celui des eaux, quoiqu'il y ait long-tems que les premiers sons aient cessé de l'affecter; ils se perdent enfin presque imperceptiblement. Prenez un long bâton droit, tenez le suspendu, mettez votre œil à un des bouts, il vous paroitra d'une longueur presque incroyable. Placez sur ce bâton un certain nombre de marques uniformes & également éloignées les unes des autres, elles vous feront tomber dans la même erreur, elles vous sembleront multipliées à l'infini. Lorsque les sens sont une fois fortement affectés d'une manière ou d'une autre, il n'est pas possible qu'ils changent promptement d'état, ou qu'ils se livrent subitement à d'autres choses; ils restent dans leur situation, jusqu'à ce que la force du premier moteur commence à se perdre. C'est-là la raison de ce qui arrive fort souvent aux

fous. Ils font des jours , des nuits , quelquefois des années entières , à répéter fans cesse telle remarque , ou telle plainte , ou telle chanson. Au commencement de leur frénésie cette remarque a considérablement frappé leur imagination dérangée ; chaque fois qu'elle se répète , elle acquiert toujours une force nouvelle ; leurs esprits ne connoissent plus de bornes , ils s'égarerent , & les limites de leur raison prolongent leur erreur jusqu'à la fin de leurs jours.

SECTION IX.

*De la Succession & de l'Uniformité
des parties.*

LA succession & l'uniformité des parties font ce qui constitue l'infini artificiel. Premièrement , il faut de la *succession* , pour que

les parties se contiennent si long-tems , & suivant une direction telle , que par leurs impulsions fréquentes sur les sens affectés elles mettent dans l'imagination une idée du progrès qu'elles ont fait au-delà de leurs bornes actuelles. Secondement , *l'uniformité* est nécessaire ; car si l'on changeoit la figure des parties , l'imagination trouveroit à chaque changement un obstacle , à chaque changement on verroit la fin d'une idée & le commencement d'une autre. C'est ce qui feroit qu'il seroit impossible de continuer sans interruption cette progression , qui seule peut imprimer le caractère de l'infinité à des objets bornés (1). C'est, à ce que j'imagine, dans

(1) M. Addison dans son Spectateur, touchant les plaisirs de l'imagination, croit que c'est parce que dans la Rotonde d'un seul coup d'œil on voit la moitié de l'édifice. Je ne crois pas que ce soit là la véritable cause.

cette espèce d'infinité artificielle, que nous devons chercher la cause pour laquelle une rotonde fait un si bel effet. Car, dans une rotonde, soit que ce soit un édifice, ou bien un plan d'arbres, il n'est point d'endroit où vous puissiez fixer des bornes. Tournez-vous de tel côté que vous voudrez, il paroît toujours que le même objet reste, & l'imagination n'a point de repos. Il faut que les parties soient uniformes & circulaires, pour donner à cette figure toute sa force, parce que la moindre différence marquée, soit dans la disposition, soit dans la figure, ou même dans la couleur des parties, préjudicie beaucoup à l'idée d'infinité que toute espèce de changement doit affoiblir, diviser, puisqu'à chaque changement commence une nouvelle suite. D'après les mêmes principes de *succession* & d'*uniformité*, il fera aisé de rendre raison de l'air de grandeur qu'avoient les anciens Temples Payens, qui étoient géné-

ralement de figure oblongue , avec un rang de piliers uniforme de chaque côté. C'est aussi à la même cause que l'on peut attribuer le grand effet que produisent les ailes des nefs d'un grand nombre de nos vieilles Cathédrales. La forme d'une croix que l'on a employée dans quelques Eglises , ne me paroît pas être d'un aussi bon choix que le parallélograme des Anciens. J'imagine du moins qu'elle ne va pas si bien pour l'extérieur. Car, supposé que les bras de la croix soient égaux en tous sens , si vous vous mettez parallèlement à aucune des murailles latérales , ou des colonades , au lieu de vous trouver dans le cas de croire l'édifice plus grand qu'il n'est , vous en perdez une partie considérable , les deux tiers de sa longueur actuelle ; c'est sans doute pour empêcher toute possibilité de progression , que les bras de la croix , prenant une nouvelle direction , font un angle droit avec le rayon , par là ils éloignent entièrement l'imagi-

nation de la répétition de la première idée. Ou bien, supposons le spectateur placé dans un endroit, d'où il puisse voir directement un pareil édifice, quelle en fera la conséquence ? qu'il doit perdre inmanquablement une bonne partie de la base de chaque angle formé par l'intersection des bras de la croix ; qu'il faut que le tout prenne une figure démembrée, sans connexion ; les jours seront inégaux, ici il les trouvera forts, là ils seront foibles ; le tout sans cette belle gradation que produit toujours la perspective dans les parties disposées de suite en ligne droite. Quelques-unes de ces objections, ou toutes ensemble, iront contre tous les édifices qui sont faits en forme de croix, sous quelque point de vue que vous les regardiez. Je l'ai prouvé par l'exemple de la croix grecque, où ces défauts sont plus visibles que dans aucune autre figure ; mais ils le sont toujours dans toutes sortes de croix. Et en effet il n'y a

rien qui préjudicie tant à la grandeur majestueuse des édifices que l'abondance des angles. Ce défaut frappe dans beaucoup de bâtimens ; c'est à un gout outré pour la variété, que l'on doit l'attribuer. Toutes les fois qu'il prévaut, il laisse très peu de place pour le vrai gout, le bon gout.

S E C T I O N X.

De la Grandeur dans les Edifices.

IL paroît que la *grandeur* dans les dimensions est nécessaire au sublime en fait d'édifices ; car il n'est pas possible qu'un petit nombre de parties, petites par elles mêmes, donne à l'imagination aucune idée d'infinité. Si les dimensions ne sont pas aussi grandes qu'il convient, quelle que soit l'excellence du gout qu'on y aura employé, elle ne dédommagera jamais de ce

défaut. On ne doit pas craindre que cette règle fasse concevoir à personne des projets extravagans , il suffit de la considérer , pour ne pas être tenté d'en former. Trop de longueur dans un édifice détruit le but du sublime qu'on vouloit établir ; la perspective en diminue la hauteur en proportion de ce qu'il gagne en longueur , & le réduit enfin à un point ; elle réduit toute la figure à une espèce de triangle ; & c'est de presque toutes les figures qui peuvent frapper la vue , la plus pauvre dans son effet. J'ai toujours remarqué que les colonades & les avenues d'arbres d'une longueur modérée , ont sans comparaison un bien plus grand air , que si on les prolongeoit immensément. Le vrai Artiste doit toujours tromper agréablement les spectateurs : pour exécuter de grands projets , il faut qu'il n'ait recours qu'à des moyens faciles. Les desseins qui doivent leur grandeur uniquement à leurs dimensions , annoncent tou-

jours une imagination ordinaire & peu élevée. Les ouvrages de l'art ne peuvent être vraiment sublimes qu'autant qu'il y a de l'illusion ; il n'appartient qu'à la nature de l'être autrement , c'est sa prérogative. L'œil juste fixera le vrai milieu entre une longueur , ou une hauteur excessive , car la même objection regarde l'une & l'autre , & une quantité courte , ou interrompue. Je pourois , je crois , le fixer moi-même avec un certain degré d'exactitude , si mon projet étoit d'entrer fort avant dans les particularités d'aucun art.

S E C T I O N X I.

De l'Infinité dans les Objets agréables.

L'INFINITÉ , quoique différente ici de celle dont il vient d'être question , entre pour beaucoup dans le *plaisir* que nous donnent

les images agréables , aussi bien que dans le *contentement* qui nous vient de celles qui sont sublimes. Le printemps est la plus agréable de toutes les saisons ; les petits de la plupart des animaux , quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'ils soient bien formés , produisent une sensation plus agréable que les grands , parce que l'imagination se plaît à espérer , à se promettre quelque chose de plus , & qu'elle ne se contente pas de ce qui la frappe dans le moment présent. Dans des esquisses imparfaites j'ai quelquefois vu des choses qui m'ont fait bien plus de plaisir que les tableaux les mieux finis ; & je crois devoir l'attribuer à la cause que je viens d'assigner.



S E C T I O N X I I .

De la Difficulté.

ON doit regarder la *difficulté* comme une autre (1) source du sublime. Toutes les fois qu'un ouvrage paroît avoir demandé beaucoup de force & de travail pour l'exécution, l'idée qu'on en conçoit, est sublime. Stonehenge (2) n'a rien d'admirable, ni pour la disposition, ni pour l'ornement; mais ces

(1) Part. 4. Sect. 4. 5. 6.

(2) Monceau de pierres d'une grandeur énorme; qu'on voit proche de Salisbury dans la plaine qui porte ce nom. Ces pierres sont si pesantes, elles sont placées les unes sur les autres à une hauteur si considérable, qu'il n'y a point de machine aujourd'hui, qui pût les élever si haut. On y reconnoît encore la forme d'un cercle qui paroît avoir été très régulier. Bien des gens supposent que c'étoit autrefois le Temple des Druides.

grandes

grandes pierres qui, posées perpendiculairement, & entassées les unes sur les autres, forment des espèces de montagnes escarpées, portent & fixent l'esprit sur la force immense nécessaire pour faire un pareil ouvrage. Le raboteux, le sauvage de cet ensemble, augmente cette cause du sublime, en tant qu'il exclud toute idée d'art & d'arrangement étudié. Quant à l'adresse, elle produit une autre espèce d'effet, qui diffère assez de celui-ci.

SECTION XIII.

De la Magnificence.

LA magnificence est pareillement une source du sublime. Une grande profusion de choses splendides, ou précieuses en elles-mêmes, est magnifique. Le ciel étoilé, quoiqu'il se présente si souvent à notre vue, ne

manque jamais d'exciter en nous une idée de grandeur. On ne peut pas attribuer cet effet à rien dans les étoiles, si on les considère séparément; c'est certainement le nombre qui en est la cause. Le désordre apparent augmente la grandeur; car il suffit que quelque chose paroisse recherché, étudié, pour être dès lors contraire aux idées que nous avons de la *magnificence*. De plus les étoiles se trouvent dans une confusion si frappante qu'il est impossible, sans la plus grande attention, de les compter. Cela leur donne l'avantage de paroître en quelque façon infinies. Dans les ouvrages de l'art, cette sorte de grandeur, qui consiste dans le nombre, ne doit être admise qu'avec beaucoup de précaution, parce que d'abord, ou l'on ne pouroit pas parvenir à une certaine profusion de choses excellentes, ou ce ne seroit qu'avec trop de difficulté; en second lieu, parce que dans bien des cas, cette brillante confusion détruiroit toute espèce

d'utilité , à laquelle il faut faire la plus exacte attention dans la plupart des ouvrages de l'art. On doit remarquer qu'à moins qu'on ne puisse produire une apparence d'infinité par le désordre , on n'aura que ce dernier sans *magnificence*. Il y a pourtant des espèces de feux d'artifice , & plusieurs autres choses , qui par là réussissent bien , & qui sont vraiment grands. On trouve aussi dans les Poètes & les Orateurs bien des descriptions , qui doivent leur sublimité à la richesse & à l'abondance des images , qui éblouissent l'esprit de manière qu'il nous est impossible d'observer dans les allusions cette liaison exacte , cet accord parfait , que nous exigerions dans toute autre occasion. Je ne me souviens pas pour le présent à cet égard d'un exemple plus frappant que la description de l'armée royale qu'on lit dans la Tragédie d'Henri IV.

All furnished , all in arms ,
 All plumed like ostriches that with the wind

M ij

Baited like eagles having lately bathed :
 As full of spirit as the month of May ,
 And gorgeous as the sun in midsummer ,
 Wanton as youthful goats , wild as young bulls.
 I saw young Harry with his beaver on
 Rise from the ground like Mercury ;
 And vaulted with such ease into his seat
 As if an angel dropped down from the clouds
 To turn and wind a fiery Pegasus.

» Tous étoient cuirassés , tous étoient ar-
 » més , tous avoient des plumes sur leurs tê-
 » tes , semblables à des autruches qui battent
 » des ailes au gré des vents , comme des ai-
 » gles qui viennent de se baigner ; ils avoient
 » la vivacité & le feu de la jeunesse la plus
 » ardente , & leurs habits étoient aussi brillans
 » que le soleil , qui darde ses rayons sur les
 » richesses de l'Afrique ; ils fautoient com-
 » me de tendres agneaux , ils couroient çà &
 » là comme de jeunes taureaux. J'ai vu le
 » jeune Henri avec son plumet sur la tête ,
 » s'élançer comme un autre Mercure , & se
 » placer aussi aisément sur son coursier que

» l'eût fait un Ange qui seroit sorti des nua-
» ges , pour venir manier & conduire un Pé-
» gase furieux.

Dans cet excellent livre , si remarquable par la vivacité de ses descriptions , ainsi que par la solidité & la profondeur de ses idées & de ses pensées , intitulé l'Ecclésiastique , on trouve un beau panégyrique du Grand-Prêtre Simon fils d'Onias. Nous pouvons le citer comme un très bel exemple pour prouver la vérité de ce que nous avançons.

» Lorsqu'il sortoit du Temple, il étoit com-
» blé d'honneurs & de gloire au milieu du
» peuple ; il étoit comme l'étoile du matin
» au milieu des nuages , & comme la lune ,
» quand elle est dans son plein ; comme un
» autre soleil qui brille sur le Temple du
» Très-Haut , & comme un Arc-en-ciel dont
» les couleurs vives & brillantes illuminent
» les nuages où il s'est formé ; comme la rose
» que le Printems voit éclore , & comme

M iij

» les lis qui croissent le long des rivières ;
» comme l'arbre qui en distillant l'encens, par-
» fume les airs pendant l'été , & comme le
» feu & l'encens dans l'encensoire ; comme
» un vase d'or massif, orné de pierres précieu-
» ses ; comme un bel olivier chargé de fruits,
» comme un ciprès qui élève sa tête jusqu'aux
» nues. Lorsqu'il prenoit sa robe de gloire , &
» qu'il se paroît de tous les ornemens de sa
» dignité , pour monter au saint autel , il
» sembloit ajouter à la sainteté & à la gloire
» de ses ornemens , il se tenoit debout , com-
» me un jeune cèdre sur le Liban , entouré
» de ses frères , à côté de l'autel , où ils
» étoient rassemblés comme des palmiers au-
» tour de lui. Tous les enfans d'Aaron l'en-
» vironnoient dans leur gloire ; ils tenoient
» dans leurs mains les oblations qui devoient
» être présentées au Seigneur. &c. *Ecclé-*
» *siastiq. chap. 50.*

SECTION XIV.

De la Lumière.

APRÈS avoir considéré l'étendue comme capable de produire des idées de grandeur, c'est la couleur que nous avons à examiner à présent. Les remarques suivantes nous suffiront. Toutes les couleurs dépendent de la *lumière*. Nous verrons donc avant toutes choses ce que c'est que la *lumière*, ainsi que son contraire, l'obscurité. A l'égard de la *lumière*, pour en faire une cause capable de produire le sublime, il faut qu'elle soit accompagnée de quelques circonstances, outre la simple faculté qu'elle a de faire voir d'autres objets. La *lumière* purement comme telle, est une chose trop commune pour faire une forte impression sur l'esprit; & il ne peut rien y avoir de sublime sans une forte impression.

Cependant , une *lumière* , telle que celle du soleil , présente une très grande idée au premier moment , où agissant sur les yeux , elle anéantit pour ainsi dire la vue. Si une *lumière* court avec beaucoup de célérité , quoiqu'elle soit d'une force inférieure à la précédente , elle a le même effet. Un éclair produit certainement une idée du sublime , qui n'est principalement due qu'à l'extrême vélocité de son mouvement. Le passage rapide de la *lumière* à l'obscurité , & de l'obscurité à la *lumière* , a encore un bien plus grand effet. Mais l'obscurité produit plus d'idées sublimes que la *lumière*. Notre grand Poète en étoit convaincu ; il étoit même si rempli de cette idée , si pénétré du pouvoir de l'obscurité bien ménagée , qu'en décrivant la Divinité au moment où elle paroît , au milieu de cette profusion d'images magnifiques que la grandeur de son sujet le force à répandre de tous côtés , il est fort éloigné d'oublier l'obs-

curité qui entoure le plus incompréhensible de tous les êtres , car ,

With the majesty of darkneſſ round
Circles his throne. *Milt. P. P. l. 2.*

» Il entoure ſon trône de ténèbres pompeuſes , majestueuſes.

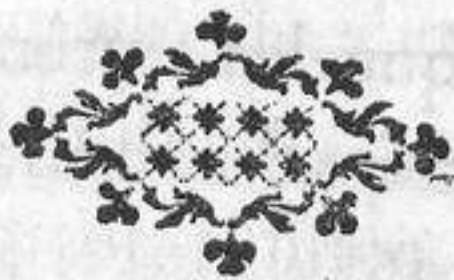
Et ce qui n'eſt pas moins remarquable , c'eſt que notre Auteur a eu le ſecret de conſerver cette idée au moment même , où il paroïſſoit devoir ſ'en éloigner le plus , où il a décrit la *lumière* & la gloire que répand la préſence divine. Cette *lumière* par ſon excès ſe change en une eſpèce d'obſcurité :

Dark with exceſſive light thy ſkirts appear.
Milt. P. P. l. 3.

» Il ſemble que les extrêmités des rayons
» de ta gloire ſoient comme obſcurcies par
» ſon éclat exceſſif.

Voilà une idée qui n'eſt pas ſeulement poétique au plus haut point , mais qui eſt exacte.

ment & philosophiquement juste. Une grande *lumière* offusque les yeux, elle fait disparaître tous les objets, de manière à ressembler exactement dans son effet à l'obscurité. Après avoir fixé pendant quelque tems le soleil, deux taches noires, qui sont l'impression qu'il laisse, semblent danser devant nos yeux. C'est ainsi que deux idées qui sont aussi opposées qu'on peut l'imaginer, se trouvent réunies dans leurs extrêmes. Toutes deux, quoique contraires l'une à l'autre par leur nature, concourent à produire le sublime. Ce n'est pas là le seul exemple, où des extrêmes opposés agissent également en faveur du sublime, qui en tout abhorre la médiocrité.



S E C T I O N X V.

De la Lumière dans les Bâtimens.

C O M M E la distribution de la *lumière* est une chose de grande importance en architecture, il n'est pas inutile d'examiner jusqu'à quel point cette remarque peut s'appliquer au bâtiment. Je pense donc que tous les édifices par lesquels on se propose de produire une idée sublime, devroient être sombres & obscurs, & cela pour deux raisons. La première est, que l'obscurité, même dans d'autres occasions, comme on le fait par expérience, a plus d'effet sur les passions que la *lumière*. La seconde est que pour rendre un objet fort frappant, on doit le rendre aussi différent qu'il est possible des objets que l'on vient de quitter. C'est pourquoi, quand on entre dans un bâtiment, on ne peut pas passer

dans un plus grand jour que celui dont on jouissoit au grand air ; quelques degrés de *lumière* de moins ne feroient même qu'un changement presqu'imperceptible. Pour rendre ce passage bien frappant , il faut passer de la plus grande lumière à une obscurité qui soit analogue , autant qu'il est possible , aux usages reçus en architecture. La nuit c'est tout le contraire , & toujours pour la même raison ; plus un appartement sera éclairé alors , plus la passion sera sublime.

S E C T I O N X V I.

De la Couleur considérée comme productrice du Sublime.

PARMI les *couleurs*, celles qui sont douces, ou gaies , excepté peut-être le rouge foncé qui réjouit , ne sont pas propres à produire

de grandes images. Une montagne immense, couverte d'un gazon verd, clair, & luisant, n'est rien à cet égard, en comparaison d'une autre qui l'auroit foncé, tirant sur le brun noir. Un ciel couvert de nuages est plus sublime qu'un ciel azuré. La nuit a quelque chose de plus majestueux, de plus pompeux que le jour. C'est pourquoi, en fait de peinture dans les morceaux d'histoire, une draperie gaie & brillante n'aura jamais un effet agréable; & en fait de bâtimens, si l'on se propose de pousser les choses au plus haut degré du sublime, les matériaux, comme les ornemens, ne doivent être ni blancs, ni verts, ni jaunes, ni bleus, ni d'un rouge pâle, ni violets, ni tachetés; il faut qu'ils soient de couleurs tristes & sombres, comme le noir, le brun, le pourpre foncé, & autres semblables. Beaucoup de dorure, de mosaïques, de peintures, & de statues ne contribuent que fort peu au sublime. Il n'est pourtant néces-

faire de mettre cette règle en pratique , que dans le cas où l'on doit produire un degré uniforme de la sublimité la plus frappante , & cela dans toutes les différentes parties. Il faut remarquer que , quoique cette sombre espèce de grandeur , soit assurément la plus sublime , on ne doit pas l'employer dans toutes sortes d'édifices , où il faut pourtant faire usage de la grandeur. Dans ces cas , c'est de quelques autres sources que l'on doit tirer la sublimité , en observant de ne rien admettre de léger , ou de riant ; car ce seroit le moyen le plus sûr d'anéantir tout le gout du sublime.

S E C T I O N X V I I .

Du Son & du Bruit excessif.

L'ŒIL n'est pas le seul organe de sensation , qui puisse produire une passion sublime. Les

sons ont un grand pouvoir dans ces fortes de passions , comme dans la plupart des autres. Je ne veux point parler des paroles ; car elles n'affectent pas simplement par leurs *sons* , mais par des moyens tout-à-fait différens. Un *bruit* excessif suffit pour étourdir l'esprit , pour suspendre son action , & le remplir de terreur. Le *bruit* d'une grande cataracte , ou d'une tempête furieuse , celui du tonnerre , ou d'une nombreuse artillerie , produit dans l'esprit une grande sensation , mêlée de crainte , & d'horreur ; cependant l'on ne peut appercevoir aucune exactitude , ni aucun art dans cette espèce de musique. Le *bruit* des acclamations d'un grand nombre de personnes produit un effet semblable. La seule force du *son* étonne , & confond l'imagination au point que dans ce trouble , dans cet embarras , où se voit l'esprit , les caractères les plus tranquilles ne peuvent résister au torrent , ils se laissent entraîner , & se joignent au cri

commun , & aux résolutions générales du grand nombre.

S E C T I O N . X V I I I .

Du Son , ou du Mouvement subit.

IL en est de même du commencement subit, ou de la cessation subite du *son* , pour peu qu'ils soient considérables ; l'un & l'autre ont le même pouvoir. Ils réveillent l'attention , donnent , pour ainsi parler , l'alerte à toutes les facultés , & les mettent sur leurs gardes. Tout ce qui , ou par la vue , ou par le *son* , rend le passage d'un extrême à un autre , aisé , ne cause point de terreur , & par conséquent ne peut point produire le sublime. Dans tout ce qui est subit & inattendu , nous sommes naturellement portés à reculer de peur & d'effroi ; c'est-à-dire , que nous avons une
idée

idée de danger , & que notre nature nous réveille pour que nous puissions chercher à nous en préserver. On peut remarquer qu'un seul son d'une certaine force , quoiqu'il ne soit pas d'une longue durée , s'il est répété d'intervale en intervalle , produit un effet sublime. Il est peu de choses plus majestueuses que le son d'une grosse cloche , quand l'heure sonne , & que le silence de la nuit empêche que l'attention ne soit trop dissipée. On peut dire la même chose d'un seul coup de tambour , répété de tems à autre , & du bruit successif de quelques canons que l'on tire à une certaine distance. Tous les effets cités dans cette section , ont des causes à peu près semblables.



S E C T I O N X I X.

*Du Son , ou du Mouvement
interrompu.*

UN *son* bas , tremblant , interrompu , peut bien paroître à quelques égards opposé à celui dont je viens de parler , mais il produit également le sublime. Examinons comment. Il faut observer auparavant que ce n'est que d'après sa propre expérience , d'après ses réflexions , qu'on peut décider le fait. J'ai déjà remarqué (1) que la nuit augmente peut-être plus notre terreur qu'aucune autre chose. J'ajouterai que notre nature veut que , quand nous ne savons pas ce qui peut nous arriver , nous craignons ce qui peut nous arriver de pis. De-là vient que l'incertitude est si terri-

(1) Sect. 3.

ble que souvent nous cherchons à nous en tirer au hazard de tomber dans un malheur certain. Les sons bas , confus , incertains , nous laissent dans la même inquiétude , dans la même crainte touchant leurs causes , que fait le défaut de lumière , ou une lumière incertaine , touchant les objets qui nous environnent.

Quale per incertam lunam sub luce malignâ

Est iter in silvis. *Virg. En. l. 6.*

» En traversant les forêts , on voit la lune
 » couverte de nuages qui ne répand qu'une
 » lumière foible & trompeuse.

Mais une lumière qui tantôt paroît , & tantôt disparoît , & alternativement & successivement , est encore bien plus terrible que les ténèbres les plus épaisses. Par la même raison une espèce de sons incertains , est , quand les dispositions nécessaires concourent ensemble , bien plus allarmante que le silence le plus profond.

S E C T I O N X X.

Des cris des Animaux.

LEs sons qui imitent les voix naturelles, & non articulées des hommes, ou d'aucun autre animal qui sent de la douleur, ou qui est en danger, peuvent donner des idées sublimes, à moins que ce ne soit la voix bien connue de quelque créature qu'on a accoutumée de regarder avec mépris, ou indifférence. Les sons furieux des bêtes sauvages sont également capables de produire une grande sensation mêlée de respect & de crainte.

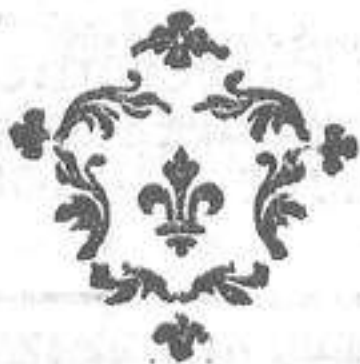
Hinc exaudiri gemitus, iræque leonum,
 Vincula recusantum, & serâ sub nocte rudentum;
 Setigerique suæ, atque in præsepibus urfi
 Sævire, & formæ magnorum ululare luporum.

Virg. En. l. 7.

» Là on entend, aux approches de la nuit,

» rugir des lions rebelles qu'on enchaîne, &
» hurler dans leurs prisons, des loups énormes,
» des ours, & des sangliers furieux.

On pouroit croire que ces modulations du son ont quelque connexion avec la nature des choses qu'elles représentent, & qu'elles ne sont pas purement arbitraires; car les cris naturels de tous les animaux, même de ceux que nous ne connoissons pas, se font toujours assez comprendre. On ne peut pas dire la même chose du langage. Les modifications du son, qui peuvent produire le sublime, sont presqu'infinies. Celles dont j'ai fait mention, ne sont que pour montrer sur quel principe elles sont fondées.



S E C T I O N X X I.

*De l'Odorat & du Gout ; des Amers
& des choses Puantes.*

L'*ODORAT* & le *gout* entrent pareillement pour quelque chose dans les idées du sublime ; mais ce n'est que pour peu de chose ; par leur nature , ils n'y contribuent que foiblement ; ils sont aussi fort bornés dans leurs opérations. J'observerai seulement que l'*odorat* , ou le *gout* , ne peut produire une sensation sublime que par des *amers* excessifs , ou une *puanteur* insupportable. Il est vrai que ces sensations, quand elles sont dans toute leur force , & qu'elles touchent directement le *sensorium* , (1) sont simplement douloureuses ; elles ne

(1) Partie du cerveau qui passe pour être le siège de l'ame.

font accompagnées d'aucune espèce de *contentement* ; mais quand elles sont modifiées, comme dans une description, ou une narration, elles deviennent des sources du sublime, aussi naturelles qu'aucune autre, & selon le principe d'une douleur modifiée. *Une mer d'amertume, une vie toute remplie d'amertume, &c.* voilà des idées qui sont toutes du ressort d'une description sublime. Ce passage de Virgile, où il fait si heureusement conspirer la puanteur de la vapeur d'Albunée avec l'horreur sacrée & le sombre effrayant de cette forêt prophétique, ne laisse pas d'être sublime.

At rex sollicitus monstorum oracula fauni
 Fatidici genitoris adit, lucosque subaltâ
 Consulit albunêâ, nemorum quæ maxime sacro
 Fonte sonat ; sævamque exhalat opaca mephitim.

Virg. En. l. 7.

» Le Roi inquiet sur ces deux événemens,
 » alla consulter le Dieu Faune son père. Il

» rendoit ses Oracles dans une vaste forêt ,
 » près de la fontaine d'Albunée , qui roulant
 » ses eaux avec grand bruit , exhale d'horri-
 » bles vapeurs.

Dans le sixième livre , & c'est une description bien sublime , l'exhalaison empoisonnée de l'Achéron n'est point oubliée ; elle va assez bien avec les autres images dans lesquelles elle se trouve comme enchassée.

Spelunca alta fuit , vastoque immanis hiatu
 Scrupea , tuta lacu nigro , nemorumque tenebris :
 Quàm super haud ullæ poterant impune volantes
 Tendere iter pennis , talis sese halitus atris
 Faucibus effundens supera ad convexa ferebat.

Virg. En. l. 6.

» Au milieu d'une forêt ténébreuse , &
 » sous d'affreux rochers , est un antre pro-
 » fond , environné des noires eaux d'un lac.
 » De sa large ouverture s'exhalent d'horri-
 » bles vapeurs , & les oiseaux ne peuvent
 » voler impunément au dessus.

II J'ai ajouté ces exemples , parceque quel-

ques amis , au jugement desquels je m'en suis rapporté , comme je fais ordinairement , ont été d'avis , que si les idées , dont il est question ici , se trouvoient seules , & toutes nues , elles pouroient au premier coup d'œil donner matière à plaisanterie , & être tournées en ridicule. J'imagine pourtant que cela ne viendrait principalement , que de ce que l'on considéreroit l'amertume & la puanteur comme accompagnées d'idées basses & méprisables , avec lesquelles il faut avouer qu'elles se trouvent souvent unies : une pareille union dégrade le sublime dans toute autre circonstance , comme dans celle-ci. Pour être bien sur de la sublimité d'une image , il ne faut pas savoir si elle devient basse , quand elle est accompagnée d'idées basses , mais si , quand elle se trouve unie à des images d'une sublimité dont tout le monde convient , le tout se soutient avec dignité. Les choses qui sont terribles , sont toujours sublimes ; mais ,

quand les choses ont des qualités qui sont défagréables , ou qui ont quelque degré de danger , & de danger que l'on peut éviter aisément , elles ne sont qu'odieuses , comme les crapauds , & les araignées.

S E C T I O N X X I I .

*De la Sensation que produit le toucher,
& de la Douleur.*

TOUT ce qu'on peut dire de la *sensation* que produit le toucher , c'est que l'idée de la *douleur* corporelle dans tous les modes , & dans tous les degrés du travail , de la douleur , du chagrin , du tourment , produit le sublime. Rien autre chose dans ce sens ne peut le produire. Il n'est pas nécessaire que je donne ici de nouveaux exemples ; ceux des sections précédentes rendent assez lumineuse

une remarque , qui n'a réellement besoin que de l'attention que demande la nature , pour que tout le monde la fasse.

Après avoir ainsi parcouru les causes du sublime à l'égard de tous les sens , on trouvera ma première observation (1) assez vraie : c'est celle où j'avance que le sublime est une idée qui appartient à la conservation de soi-même. C'est donc une de celles que nous avons , qui nous affectent le plus ; la plus forte émotion est une émotion de douleur , & il n'y a point de plaisir positif , ou absolu (2) , qui lui appartienne. On pouroit apporter des exemples sans nombre , outre ceux qu'on a déjà donnés pour appuyer ces vérités , & en tirer bien des conséquences peut-être fort utiles & très avantageuses.

(1) Sect. 7.

(2) Part. 1. Sect. 6.

Sed fugit interea , fugit irrevocabile tempus ,
Singula dum capti circumvectamur amore.

Virg. Geo. l. 3.

» Mais tandis que je m'amuse à montrer
» le pouvoir de l'amour , le tems irrépara-
» ble s'enfuit.

Fin du Tome premier.